



MARIE
GRIESSINGER

*On reconnaît
le bonheur
au bruit qu'il fait
en s'en allant*

roman

■ ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2015.

ISBN : 978-2-226-34272-0

À mon père.

Alger, 1952.

Je t'imagine, toi le petit garçon avec ta chemise blanche, ton bermuda élimé et ta raie sur le côté. Je t'imagine... L'odeur du savon de Marseille sur ta peau, mélangée à l'odeur des draps qui sèchent au soleil. Je t'imagine, les pommettes hautes, les yeux noirs espiègles, en petit homme souriant, dévalant les ruelles de la ville blanche dans une flopée d'enfants turbulents, tes amis de là-bas. Je t'imagine saluant l'épicier, la voisine, le boucher de la rue d'Aboukir. Je te vois comme ça, pur et lumineux, transportant ton rire dans les dédales des rues comme le sang dans les veines d'Alger. Ton rire jaillissant de tes petites dents espacées, le rire de ce bonheur passé. Je me souviens de ton rire. Un peu. Alors, je l'imagine lui aussi, qui revient faire un tour entre les petites dents écartées, tes dents d'enfant que tu as gardées jusqu'à devenir vieux, trop vite. Je ne sais pas, et pourtant, je t'imagine distinctement dévaler la ville à toute vitesse, pour retrouver au bout de ta course la Méditerranée, la mer, l'amour de ta vie, belle et translucide et te jeter dedans, comme un fou, au milieu des éclaboussures et des rires des autres enfants d'Algérie.

Je l'imagine parce que tu ne m'as jamais raconté et que j'ai oublié de te demander. Et que maintenant, c'est trop tard.

Cayenne, Guyane française, 1978-1988.

Pendant les trente-six premières années de ma vie, mon père ne m'a jamais dit : « Je t'aime. » Ce qui ne m'a jamais vraiment dérangée, puisque je ne m'en suis rendu compte que le jour où il l'a prononcé pour la première fois. Dans un murmure. Un balbutiement. Un « Je t'aime » à peine audible et pourtant si puissant, comme si son cœur m'avait parlé directement, sans passer par sa bouche, et surtout sans passer par son cerveau... Un « Je t'aime » qui vient du cœur, directement, sans déformation, sans arrière-pensée, sans fard.

Car c'est un peu comme ça quand on a la maladie qu'il a. Maintenant, lorsque mon père arrive à dire quelque chose d'intelligible, ça lui demande un effort surhumain et je sais, à cet instant précis, que c'est son cœur qui nous parle. Il est malin, mon père, il arrive à contourner son cerveau malade quand il a quelque chose de vraiment important à nous dire.

Ce jour-là, il m'a dit : « Je t'aime » et j'ai compris que la maladie était là, bien là, et qu'il avait envie de me le dire pendant qu'il était encore temps, et qu'il pouvait encore faire parler son cœur.

Mon père ne m'avait jamais dit : « Je t'aime » et pourtant il existait, bien palpable, sous-jacent, cet amour entre nous. Comme un chat silencieux qui vient se frotter et dont on sent la caresse aller et venir sur la peau nue.

Mon père m'aimait quand il tapait à ma porte le matin pour me réveiller, quand il faisait sa ronde de nuit près de ma chambre, quand on regardait des westerns tous les deux et qu'il préparait les sandwiches pour ce rituel sacré du dimanche après-midi. La tomate finement coupée, le jambon, le pain grillé... le générique... le Far West... l'Amérique... Côte à côte, dans le bonheur de l'instant. On n'avait pas besoin de se le dire, mais on s'aimait,

sans un mot, à notre façon, dans toute notre pudeur et notre timidité. Pas de câlin non plus. Tout au plus une caresse sur l'oreille de temps en temps, comme un jeu, il s'amusait avec mon oreille, là où le cartilage est le plus mou, et c'était le maximum d'affection qu'il pouvait me montrer. Et puis un « C'est bien » parfois quand je rapportais un bon bulletin ou que je gagnais un concours. Rien de plus. Rien que le silence austère et rassurant.

Ma mère faisait le reste : les câlins, le bruit, les compliments, la vie dans la maison, c'était elle.

Mon père sortait de son mutisme et de sa discrétion quand il nous grondait, mes sœurs et moi, et que d'énormes colères l'emportaient parce qu'il voulait qu'on soit parfaites à ses yeux d'homme, élevé en Algérie. J'imagine que c'est ainsi qu'étaient les pères à cette époque. Empêtrés dans la tradition, le devoir, la bienséance, et dans toutes ces craintes qui fondent l'éducation des filles. Et peut-être lui, le pied-noir, plus que les autres.

D'autres fois, il brisait le silence pour chanter et nous faire rire, mes sœurs et moi... Les yeux révoltés, il nous faisait la danse du « poulet mort », puis éclatait de rire lui aussi, avec le regard espiègle du petit garçon surpris lui-même de se laisser aller ainsi. Il chantait, chantait, transformant les paroles... et c'est toute la maison qui dansait autour de lui. La maison dansait dans la musique de la Guyane, dans les odeurs de cuisine épicée de ma mère, dans le soleil qui entrait de partout. La maison aux portes ouvertes, la maison joyeuse de mon enfance...

Comme tous les enfants, j'ai détesté mon père quelquefois, sa rudesse, sa froideur. Son autisme face à mes sœurs et moi. Il venait me chercher à l'école, et dans la promiscuité de la voiture, incapables d'échanger une conversation, notre malaise était palpable. Alors on se lançait des bribes de phrases, des banalités sur l'école, les gens, les travaux sur la route, cette route chaotique qu'il sillonnait dans sa petite Méhari orange. Et quand on avait des choses importantes à se dire, on attendait que ma mère soit là. C'était notre porte-parole, maman.

Enfin, mon père n'a jamais autant voulu me parler que maintenant. Il me parle avec ses yeux, beaucoup, quand ses mots ne viennent pas, ou viennent n'importe comment. Emmuré dans son incapacité à communiquer, il me parle sans dire un mot, il me dit qu'il est enfermé, qu'il souffre, qu'il a tellement de choses à dire, mais qu'il ne peut plus. Aujourd'hui, il n'a pas réussi. Alors il s'est mis à pleurer, ses yeux plantés dans les miens, à pleurer à chaudes larmes, comme un enfant, un tout petit enfant devant moi, sa fille.

Tiputa, archipel des Tuamotu, Polynésie française, 1969.

Mes parents se sont connus par hasard, sur un caillou au milieu de nulle part, comme deux comètes qui finissent par se croiser. Ils sont tombés l'un sur l'autre et ne se sont jamais plus quittés.

C'était le jeune homme élancé qui venait d'arriver en goélette à Tiputa, l'îlot des Tuamotu où vivait ma mère avec son mari et ses filles. Il portait un grand chapeau de paille aux larges bords orné de coquillages, un petit short orange, et tout le monde l'appelait Michel le Marseillais, alors qu'il s'appelle Jean-Michel et qu'il vient d'Alger. Il avait la magie des nouveaux venus. C'était lui l'océanographe, à la peau brune et salée par le soleil et les plongées quotidiennes. Il était arrivé, avec dans sa valise des paréos et des parfums bon marché à offrir aux vahinés, si heureux d'être invité au paradis. Et il avait trouvé ma mère, l'Oranaise, les cheveux jusqu'aux hanches, les yeux en amande, et l'accent, son accent et ses manières de là-bas. Mon père était parti au bout du monde et y avait retrouvé ses racines.

Ma mère était institutrice à l'école de Tiputa. Elle enseignait le français, la géographie, les arts ménagers... Car elle sait un peu tout faire, ma mère. Elle enseignait aux petits Tahitiens venus de toutes les Tuamotu et des Gambiers. C'est ce qu'elle aime faire dans la vie, enseigner, partager, rendre les choses vivantes. Elle apprenait aux petits Tahitiens comme elle avait appris aux petits Algériens, dans le bled, puis aux enfants de Moselle. À trente ans, elle avait une vie sans histoire, et elle ne se rendait pas vraiment compte qu'il lui manquait l'essentiel. Jusqu'à ce qu'il arrive.

Longtemps, ils ne se sont rien dit. Ils se retrouvaient aux soirées, pique-niques, balades en bateau de l'île aux cent habitants.

Elle ne le quittait pas des yeux, elle ne pouvait pas. Pas de geste déplacé, juste ce regard, irrésistiblement accroché à lui.

Il rapportait de ses pêches sous-marines tous les poissons qu'elle lui commandait pour les repas entre amis. Et puis, il ramenait des filles de passage, aussi. Alors, elle était triste pendant des jours.

Un soir, ils se sont retrouvés tous les deux seuls sur un Zodiac après une partie de pêche à la traîne. Dans le silence troublant du soleil couchant. Elle était assise à la proue de la petite embarcation, sirène à la silhouette fine et brune fixant l'horizon. Elle était de dos, mais tout son être était tourné vers lui qui conduisait le bateau. Elle avait envie de lui dire qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, dans le silence de son amour pour lui. Il était resté derrière elle, muet, dans les effluves de monoï qui s'échappaient des longs cheveux noirs. Terrassé.

Pendant des mois, ils ne se sont rien dit. À cause de son mariage à elle, à cause de mes sœurs, surtout. Et puis, quand il a dû rentrer en France, ils se sont parlé, parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Rien ne pouvait aller contre cette implacable évidence.

Uzès, 3 juin 2012.

Mon père regarde à travers la baie vitrée la voiture s'éloigner. Comme deux fois par semaine, à la hâte, ma mère part au marché. Il la regarde s'éloigner comme si elle n'allait pas revenir. Il la regarde dans toute l'angoisse que sa maladie lui inflige à chaque instant. Il reste là, derrière la vitre, comme un chien fidèle, et il ne bouge pas jusqu'à ce qu'elle revienne, les yeux fixés sur la route qui traverse les vignes. Il ne bouge pas, malgré les appels de la dame qui le garde, et qui tente de le rassurer. Il regarde le chemin qui a emmené ma mère loin de lui, et il attend qu'il la lui rende.

Uzès, 15 septembre 2012.

Aujourd'hui, l'orthophoniste a appelé ma mère pour lui dire qu'elle ne pouvait plus s'occuper de mon père, que cela ne servait plus à rien, qu'il ne comprenait plus ce qu'elle lui disait. Elle lui a dit que c'était très dur pour elle de passer ce coup de fil, mais elle le lui a dit quand même. Pourtant, sans orthophoniste, mon père ne saura progressivement plus déglutir, et il en mourra.

Et là, cette femme a dit à ma mère qu'il n'y avait plus rien à faire. Qu'elle renonçait.

Maman n'a pas pleuré. Elle a juste trouvé un autre orthophoniste, spécialisé dans la maladie de mon père. Et elle a été heureuse qu'il soit disponible. Ma mère n'a pas pleuré. Elle a juste cherché un moyen de ne pas abandonner. Comme toujours.

Savigny-sur-Orge, 2001.

Mon père attend le RER C dans l'air glacé d'un matin de novembre. Le jour se lève à peine. Sur le quai gris, les gens agglutinent leurs mines tristes, les cernes posés sur leurs visages comme des papillons de nuit. Tous les jours, papa prend son train, dans le bruit monotone des rails qui s'entrechoquent. Il est là, au milieu des autres, perdu. Il n'a plus l'envie d'aller au bureau, ni la volonté d'y renoncer, alors il se laisse emmener par la foule, sa grande silhouette soudée à son attaché-case. Agonisant.

Mû par le devoir d'aller travailler, indéfiniment ponctuel, quels que soient la grisaille, la tristesse, le dégoût, les grèves. Il ne se pose même pas la question, il fait ce qu'il doit faire, comme il l'a toujours fait. Il va travailler dans la grande tour d'Issy-les-Moulineaux, il va regarder passer le temps, il va se taire, discret, loin des bruits de couloir et des ronds de jambe. Loin, surtout, de sa vie d'avant. Un océanographe sans océan, voilà ce qu'il est devenu, mon père.

Tous les jours, mon père va mettre son immense valeur dans une petite case, rue Jean-Jacques-Rousseau à Issy-les-Moulineaux. Il est enfermé comme un lapin dans un clapier, lui, le plongeur du Pacifique. Au placard.

Et c'est là, je le sais, que tout a commencé.

Les loups préfèrent se ronger la patte et l'abandonner pour se libérer de leur piège. Mon père, lui, a laissé son esprit. Il l'a laissé s'enfuir... Tout doucement.

Cacao, forêt amazonienne, Guyane française, 1982.

Les pieds chaussés de pataugas, mon père parcourt les rives des bassins d'aquaculture qu'il est venu développer ici, en Guyane. Il discute avec les villageois hmong, il leur enseigne comment élever les chevrettes¹ dans la grande forêt d'Amazonie où ils viennent de construire leur village.

J'ai huit ans. Accroupie dans une flaque d'argile, je m'occupe en l'attendant. Il m'emmène un peu partout, papa. À son bureau, promener le chien dans les champs de canne à sucre, quand il tire au pistolet dans la jungle. Je suis là. Peut-être qu'il est heureux que je sois avec lui, comme une petite ombre discrète. Il sait que je suis sage, et que je ne le dérange pas. Ce jour-là, entièrement couverte de boue, je débusque les grappes d'œufs de crapaud buffle et les premiers têtards qui viennent d'éclore par milliers, dans les eaux troubles des bassins.

Autour de nous, le ciel ivoire, les arbres géants, les lianes, les orchidées, les troncs couchés, infinis... Un décor de science-fiction. J'ai grandi dans ce paysage végétal, dans l'odeur de la terre de Guyane. Dans l'air humide qui colle à la peau, comme une enveloppe rassurante.

Le chemin pour venir jusqu'à Cacao est long, nous parcourons la jungle dans la Méhari, sur les pistes de latérite rouge bordées de vert, dans la monotonie de la jungle. Rien que le bruit de la forêt vivante, le sifflement de l'oiseau grand bois². Rien d'autre... Juste cette mise en scène pure et silencieuse. Un morpho³ passe, puis un ara, on s'arrête pour laisser traverser un boa. C'est notre quotidien, à nous.

Nous déjeunons dans le village hmong, la cuisine du Laos, la salade de papaye verte, les soupes, le potiron au flan de coco. Je me souviens de l'odeur des maisons, de la petite fille albinos, de la gentillesse de Mme

Lichao qui échangeait des recettes avec maman... Celle du couscous d'Oran contre celle des brochettes de citronnelle des montagnes de Chine.

Je n'ai rien oublié, papa.

Mon père s'occupait d'implanter l'aquaculture un peu partout dans la zone habitée de Guyane, alors il sillonnait le pays, à la rencontre de gens hétéroclites. Parce que la Guyane, c'est un mélange de toute l'humanité dans un seul pays. Il y a des Noirs, des marron, des cafés au lait, des Blancs, des Jaunes, des Rouges, Indiens d'Amazonie, Brésiliens, Chinois, coolies, chabins, Libanais, « vieux Blancs⁴ », Haïtiens... tous sang-mêlés. Il apprenait aux Hmong mais aussi aux Créoles et aux Blancs, partageant leurs repas et les invitant à la maison.

Uzès, août 2012.

Je me promène avec mon père sur les chemins des vignes. Il n'est pas très bien aujourd'hui. Enfin, il est un peu comme les autres jours. Je ne comprends pas un mot de ce qu'il me dit. Mais j'essaie de déchiffrer. J'entends juste qu'il réclame ma mère, de temps en temps, puis de plus en plus souvent.

Je tiens sa main serrée dans la mienne, car nos mains, elles, arrivent à se parler. Alors on se tait. Ceux qui nous voient passer ainsi, silencieux, ne peuvent imaginer que nous sommes en pleine discussion. Elles se disent des secrets, nos mains.

Je soutiens la grande silhouette titubante et voûtée le long du chemin tortueux.

À chaque fois que l'on croise quelqu'un, mon père le salue d'un signe de la main. Son visage s'illumine et il me traîne vers le passant en souriant. Tous ses sens sont en éveil, soudain.

Il a envie de dire bonjour, de parler de la pluie et du beau temps, de demander comment ça va. Je regarde le visage des promeneurs lui sourire et attendre.

Presque tout le monde connaît mon père dans le coin. Peut-être pensent-ils que c'est un fou, ou simplement qu'il est malade. Mon père essaie de leur parler, mais rien ne sort. Ou il dit n'importe quoi. Et un silence gênant s'installe. Alors, je parle à sa place, et je lui serre la main pour l'éloigner. Lui continue de leur sourire, il a envie de rester, de discuter. De déballer toute sa gentillesse, ici, sur les cailloux du chemin des vignes. Mais je le traîne contre moi pour partir.

À cet instant précis, je n'ai pas honte de mon père. J'ai juste envie de rentrer à la maison, de fuir cette image de lui, muet, dans sa détresse, essayant désespérément de dire bonjour à un étranger.

El Jadida, Maroc, 2010.

Papa marche le long de la plage. C'est le début de la maladie. On sait ce qu'il a, mais pas encore ce qui nous attend.

Mon père est heureux d'être là, avec la mer à ses pieds. Il est heureux aussi parce que ça lui rappelle l'Algérie. Il marche derrière nous, s'arrêtant près de chaque pêcheur pour discuter. Je ne sais pas ce qu'il leur dit, mais il reste un moment avec eux. On les voit échanger quelques mots, de loin, comme s'il s'agissait de vieux amis. J'imagine qu'ils se parlent de la pêche, des poissons qu'il y a dans ce coin, des marées... de choses simples. Car c'est ce qu'il aime, mon père, les choses simples. Puis il leur fait un signe de la main et il repart. Souriant.

Le Morne, île Maurice, janvier 2011.

La plage du Morne est tout au sud de l'île Maurice. J'aime partir dans les endroits qui me rappellent mon enfance, entourée des sourires blancs des Noirs, et respirer de nouveau... Respirer de nouveau l'air tropical. Je remplis mes poumons de cet air tiède et amical qui connaît si bien le chemin jusqu'à mes cellules, et je le laisse circuler dans mes veines, y déverser un peu du bonheur d'avant et le mélanger avec celui d'aujourd'hui.

Je suis sur la plage et je regarde la silhouette de mon fils, au loin. Il a six ans et discute avec des pêcheurs mauriciens. Je le vois assis près d'eux, sur le ponton face à la mer, petite silhouette blanche au milieu des silhouettes brunes, toutes alignées sur l'horizon comme les perles d'un collier. Je ne sais pas ce qu'ils se disent, j'imagine qu'ils parlent de la mer, des poissons, de ce qu'on pêche dans le coin. Je les vois échanger quelques mots, de loin, comme s'il s'agissait de vieux amis. Et il est heureux, mon fils, car c'est ce qu'il aime, lui aussi, pêcher. Juste pêcher, simplement attendre devant l'océan, des journées entières. Je distingue sa fine silhouette dans le brouillard du soleil, identique à celle de mon père, en miniature. Avec les mêmes gestes, il se penche vers les pêcheurs pour leur soutirer leurs secrets. Avec les mêmes gestes, son corps secoué des rires d'une blague partagée avec eux. Avec les mêmes gestes, ses longues jambes se déplient pour venir vers moi. Les mêmes gestes... Le signe de la main qui salue les pêcheurs... La grande main... Le long pas paisible jusqu'au bout du quai, les bras élanés le long du corps, traversant la plage...

Comme une petite esquisse de mon père, le souvenir de ce qu'il a été, marchant vers moi et me serrant dans ses bras.

Uzès, Noël 2012.

Ses yeux rient. Sa bouche a perdu son rictus figé et il est bien, ses petits-enfants posés sur lui. Ma fille a couché sa tête sur ses genoux. Mon fils est blotti sous son bras. Les enfants regardent la télé et lui, il ne bouge pas. Ses mains ne s'agitent plus frénétiquement sur le tissu du canapé. Il ne se lève plus toutes les deux minutes. Il est immobile. Comme un arbre avec des oiseaux dessus. Immobile, pour ne pas qu'ils s'envolent, jamais.

Paris, 30 janvier 2013.

« D’abord, dis-moi, est-ce que papi va mieux ?

– Euh... Il va ni mieux ni moins bien...

– Mais plutôt mieux ou plutôt moins bien ?

– Eh bien... disons qu’il va un tout petit peu mieux...

– Ah oui ?! Qu’est-ce qu’il a fait ?

– Mmm... (Elle réfléchit.) Il a... il a épluché des légumes aujourd’hui !

– Ah ! C’est très bien, ça ! Alors, tu lui dis... tu lui dis que je l’encourage à guérir, d’accord ? Tu lui dis, hein ?! Tu lui dis bien : “LOUIS t’encourage à guérir !”

– Oui, mon chéri, je lui dis. »

Uzès, août 2012.

C'est un visage effrayant et grimaçant qui s'étend à ses pieds. Il ne comprend pas ce que c'est, ni ce qu'il fait là. Il n'arrive même pas à voir s'il est loin ou proche, mais il sent son regard sur lui. Il a l'impression qu'il le fixe de ses yeux terrifiants et ça lui fait peur. Alors, papa se penche pour le toucher, ses longs doigts tendus vers le tapis, il tente de toucher le visage menaçant qui se dérobe sous sa main encore et encore.

Tuamotu, 1969.

Le soleil se lève sur le lagon. Dans le bungalow où il vit avec Jean Tapu, le champion de plongée polynésien, mon père finit son assiette de poisson frit. C'est le petit déjeuner ici, aux Tuamotu. Sur la table, toute la nourriture des îles, le pain coco, les boîtes de corned-beef, le lait concentré, le fromage en boîte Philadelphia.

C'est une minuscule maison en planches et toit de palmes, traversée par le vent. Elle est posée sur une plage blanche où les crabes tracent des lignes d'écriture.

Les Tuamotu sont ces îles sans relief, ces punaises plantées sur les planisphères, au milieu du bleu.

Ici, l'on sait que les maisons s'en vont avec les cyclones, et que les habitants doivent s'attacher aux cocotiers pour ne pas partir, eux aussi. Ici, la Terre est plate.

Tous les matins, les deux hommes vont pêcher. Leur matériel est rudimentaire : des fusils de pêche faits de fils de fer et d'élastique. Ils embarquent sur le Zodiac pour rejoindre la passe de Rangiroa, où la faune est la plus abondante. Le bateau fend l'eau transparente, au-dessus des bébés requins et des coraux. Rapidement, ils parviennent au bord du lagon, au terminus des vagues de l'océan.

Les plongeurs crachent dans leur masque pour le nettoyer et disparaissent sous la surface. De l'autre côté... Là où le lagon est vivant. Les touffes d'algues multicolores tremblantes comme des cœurs, les bénitiers aux lèvres frémissantes, les flux de poissons argentés, les rayons du soleil, comme les épines d'un oursin géant, au fond de l'eau.

Émerveillé, mon père l'est à chaque fois que se déroule sous ses yeux le spectacle de l'océan.

Un coup de palme sur le museau des requins qui les frôlent, et ils s'enfoncent davantage. Ils n'ont pas de bouteille pour respirer. Pas de trace de leur humanité à part leurs shorts délavés et leurs vieux fusils rafistolés. Ils font partie de ces lieux où ils plongent inlassablement, chaque jour. Le sel s'est immiscé dans chaque parcelle de leur corps. Ils ne pensent même plus à respirer. Ils se sont installés au milieu des requins et des bruits aquatiques. Ils restent là, jusqu'à ce qu'ils rapportent un poisson.

Mon père connaît chaque détail de ces profondeurs, le rocher de la murène, l'algue phosphorescente, la raie manta à la queue déchirée.

Il est ici chez lui, dans la beauté du fond de la mer.

Paris, 11 octobre 2012.

Cette semaine, en allant sur Internet, j'ai appris que l'on parlait du poisson qui porte ton nom, papa. Cet extraordinaire petit poisson, le *Discordipinna Griessingeri*. Il y a des passionnés qui le veulent pour leur aquarium, des forums où l'on en discute. Toujours. Dans toutes les langues.

Mon père a tellement visité la mer qu'il y a découvert un poisson. Dans les milliards de litres d'eau salée qui recouvrent la Terre, il a réussi à trouver un minuscule poisson que personne ne connaissait. Une petite créature sympathique et étrange, qui porte son nom.

Ton nom, vivant pour toujours, dans la mémoire de l'océan.

Paris, 17 octobre 2012.

Aujourd'hui, maman a dit au médecin que selon certains mon père fait des caprices. Quand il refuse qu'elle sorte, ou qu'il ne veut pas s'asseoir tout seul. Bref, tout le temps. Ma mère sait bien que c'est faux, mais elle veut que le médecin le lui confirme, pour avoir quelque chose à répondre à ces gens. Le médecin lui a expliqué que mon père ne le fait pas exprès. Qu'il ne peut plus. Que son cerveau est comme un gruyère maintenant. Comme une ville avec ses bidonvilles plongés dans le noir.

Mes parents en ont fait des rencontres dans leur vie. Et ils ont gardé des amis, éparpillés aux quatre coins du monde comme des confettis lancés sur la Terre. Tous ces habitants de leur vie heureuse.

Et puis il y a les intimes d'aujourd'hui, ceux qu'on n'attendait plus. Ceux qui n'ont connu que les pires instants, et qui sont devenus, malgré tout, des proches. Ils sont arrivés au moment où mes parents n'avaient plus grand-chose à donner. Ces amis du fin fond de la France, tout au bout d'une route bordée de garrigue. Des voisins qui se lèvent pour aider ma mère quand papa tombe la nuit. Qui viennent déblayer la neige devant leur porte l'hiver. Ce sont eux, inconnus il y a trois ans, qui les soutiennent aujourd'hui, comme des frères ou des sœurs.

Mes parents vivent dans le hameau de La Bruguière, sur une terre de vignes perdue au milieu de nulle part. Il n'y a pas d'épicerie, ni de boulangerie. Tout juste le bureau de poste sur la place et la petite école coiffée d'une Sainte Vierge. Un bar minuscule où les habitants cassent la

croûte au retour de la chasse au sanglier. Le bar du maire. Puis plus rien. Rien que des maisons secondaires de Suisses et de Hollandais.

Rien que les gens du coin, ces gens de la campagne, qui peuplent leur vie.

Dans cet isolement apparent, mes parents n'ont jamais été aussi entourés. Et c'est un miracle vivant, cette lumière qui vient de là où on ne l'attendait pas. La bonté humaine, toute nue, jaillissant de la terre, sous nos yeux de citadins étonnés.

Quand mes parents sont arrivés à La Bruguière, ils ne connaissaient presque personne. Ils avaient échoué là un peu par hasard, comme ils avaient vécu, portés par les voyages. Parce qu'il y avait du soleil, que c'était beau, qu'ils étaient près de l'Italie et de l'Espagne, ils sont restés.

De toute façon, mes parents ont traîné leurs racines avec eux toute leur vie. Depuis 1962, ils les portent à travers le monde en les replantant à chaque fois qu'ils s'arrêtent quelque part. Et c'est ainsi qu'ils ont été chez eux en Guyane et à Tahiti. Et qu'ils le sont ici, sur le chemin du Mas Mathon. Quand ils se sont installés, ils ne savaient pas que mon père était malade. Pour la première fois ils ont décidé de poser leurs valises, de bâtir leur maison à eux, après cinquante ans d'itinérance. Leur rêve se réalisait. Comme mon père commençait à s'affaiblir, ma mère est allée sur le chantier seule. Et elle a emménagé les meubles de leur vie, avec ses bras de femme de soixante-dix ans. Et son âme de fille de vingt ans. Intacte.

Cayenne, 1984.

Ma mère s'affaire dans la cuisine. Cela sent le gingembre, la vanille, le jambon antillais qui rougit dans le four, les crevettes rissolent dans le poivre, une crème anglaise frissonne sur le feu pour faire la glace du dessert, les meringues et les petits-fours refroidissent. Dans la coupe à punch, un nouveau cocktail, souvenir d'un voyage à Singapour.

J'ai dix ans. J'écris avec application le menu sur les quinze cartons que je poserai devant les assiettes. Sur la table, des fleurs de Guyane sont rassemblées en bouquet.

Ce n'est pas un anniversaire, ni un Noël. C'est comme ça que mes parents reçoivent leurs amis, leurs collègues, les voisins, les personnes de passage. Les soirées sont bruyantes, enchantées.

Les invités savourent cette générosité joyeusement offerte.

Ma mère s'illumine dans la perfection de ses repas, du décor, dans le bonheur de faire plaisir. Et mon père reste près d'elle, éclairé. Il n'est plus timide, là, mon père. Entouré de ses amis guyanais, libanais, chinois, il interpelle, plaisante et parle fort. Leurs dîners sont toujours extraordinaires et tous repartent comme s'ils rentraient d'un voyage.

Uzès, septembre 2012.

Il est midi. Ma mère prépare le déjeuner. Des cèpes sautés, un gratin d'aubergines, une épaule d'agneau, une crème renversée.

Ma mère a dormi trois heures cette nuit. Comme tous les jours, elle a changé et lavé tous les draps de mon père, les a fait sécher au soleil, a nettoyé le sol de la chambre, savonné le tapis. Mais son repas est parfait, et elle espère qu'il va l'apprécier. C'est pour lui qu'elle le prépare. C'est ainsi depuis quarante ans. La maladie n'a rien changé. Pourtant papa a perdu le sens du goût et celui de l'odorat. Un à un se coupe chaque lien qui le relie à la vie. Mais maman, imperturbable, continue de lui faire des petits plats.

Aujourd'hui, c'est dimanche. Un jour plus long que les autres.

Ma mère a mis le pull rouge que je lui ai offert la dernière fois que je suis venue, avec le rouge à lèvres assorti. Elle est soigneusement maquillée et sa coiffure est impeccable.

Aujourd'hui, c'est dimanche. Mes parents n'attendent personne.

On entend le crépitement de la viande dans le four. Et rien. Rien que la voix de maman qui parle toute seule. Papa dort, recroquevillé sur le canapé. Il dort comme la plupart du temps, dans la journée, sous l'effet des médicaments. Sans doute aussi de l'ennui. Et puis la nuit, il ne dort pas, il se lève, il se perd dans la maison, il ne trouve plus les toilettes, il ne sait plus comment s'asseoir, il tombe, il a peur, il réveille ma mère, encore et encore.

Il est midi et quart. Ma mère lève papa pour le faire déjeuner. Aujourd'hui, son regard est vide. La table est dressée, avec les sets de table fleuris, un petit bouquet. Ma mère aide mon père à s'asseoir. Et elle s'assoit

à ses côtés. Et comme il reste devant son assiette sans bouger, elle prend sa fourchette et elle le fait manger.

Guyane, 1983.

Comme tous les dimanches après-midi, à 14 heures, la porte de la chambre de mes parents se ferme et l'on entend la clé tourner dans la serrure. C'est le rituel sacré de la sieste dominicale.

C'est l'unique moment qu'ils s'autorisent tous les deux.

Car mes parents ne partent jamais en vacances en amoureux, ni même en week-end. Ni au restaurant. Ils n'en ont pas besoin. Ils n'ont pas besoin de s'isoler pour être seuls au monde. Ils le sont toujours, juste tous les deux, même avec du monde autour. Il semble qu'ils aient perdu toute objectivité l'un pour l'autre, et qu'ils traversent l'existence comme un seul être. Parfois même, ils se parlent comme si nous n'étions pas là, mes sœurs et moi. Et ils ne font rien d'autre que les choses qu'ils font ensemble.

Admirée, ma mère l'est à chaque instant, dans le regard de mon père. Il aime tout ce qu'elle est. Sans limite. Et il la place là, comme une étoile, au-dessus de notre vie.

Uzès, 22 octobre 2012.

Aujourd'hui, mon père a couru vers la voiture qui revenait, la voiture de ma mère.

Il a couru si vite. Il a couru comme s'il n'était plus malade. Il a escaladé la chaise longue qui lui barrait la route, il a traversé les buissons de lavande, il a couru jusqu'à la voiture de ma mère et, lorsqu'elle en est sortie, il s'est jeté sur elle.

Aujourd'hui pour la première fois depuis le début de la maladie, ma mère a pensé qu'il faudrait peut-être mettre mon père dans un établissement spécialisé.

Et puis le lendemain, elle n'y a plus pensé.

Uzès, décembre 2012.

Ma mère regarde l'amour de sa vie disparaître lentement, comme un dessin sur la buée d'une vitre.

Chaque jour l'éloigne de l'homme qu'il a été. Il n'y a plus de geste d'amour. Plus de sourire. Plus rien. Parfois, il lui fait peur, il la bouscule, il la fixe méchamment. Et les mots reviennent brutalement, jaillissant de son âme, des mots cruels, comme des couteaux, qu'il lance à ma mère. Il lui dit qu'elle a un autre homme et que c'est pour ça qu'elle part.

Et il lui en veut, à elle, qui n'a rien fait. Et qui n'a rien pu faire. Il lui en veut quand il la voit essayer d'avoir une vie, encore. Il lui en veut quand elle rit avec leurs amis. Il lui en veut de ne pas comprendre qu'il a envie de rentrer à la maison, qu'il ne veut plus voir personne, qu'il ne veut plus sortir. Il lui en veut de ne pas savoir à quel point il a mal.

Il lui en veut quand elle invite des voisins et qu'il est à table sans rien dire, sa langue coulée dans le béton. Il lui en veut quand il commence une phrase qu'il ne finira jamais. Il lui en veut et il a peur. Peur qu'elle s'échappe, et qu'elle le laisse, tout seul dans cet enfer...

Enfermé.

Mon père a toujours été claustrophobe. Quand il nageait dans les grottes sous-marines. Quand on lui passait une IRM. Les petites chambres mansardées, les endroits confinés, les bistrotts avec des tables côte à côte, il les a toujours détestés.

Aujourd'hui mon père est enfermé dans son corps, et il tape de toutes ses forces à l'intérieur, pour qu'on lui ouvre.

Et parfois, le miracle se produit quand il aperçoit quelqu'un qu'il aime. Il peut s'échapper un peu, laisser sortir une phrase, paraître un sourire... Il se faufile à travers la porte entrouverte et laisse entrer la lumière, il y a des souvenirs qui reviennent, diffus, et l'espace d'un instant, il se sent mieux.

Quand mon père sait que nous venons le voir, il se met sur la terrasse dès le matin et attend, attend que nous arrivions.

Sur la terrasse face aux vignes, sous la tonnelle coiffée de glycine, il y a ce grand homme recroquevillé, ce grand homme devenu petit, mon père, qui m'attend.

Uzès, mai 2013.

Cela fait maintenant trois ans que papa est malade. Trois ans que nous mesurons chaque jour notre impuissance. En trois ans, nous avons rencontré trois psychiatres, quatre chirurgiens, un naturopathe, une radiesthésiste, trois médecins généralistes, trois orthophonistes, cinq kinésithérapeutes, une dizaine d'infirmières. En France. Ailleurs. En trois ans, en plus du traitement classique, mon père a ingurgité des potions, des décoctions de plantes rares, du jus de mangoustan...

À une période, il avait tellement de cachets à prendre dans la journée qu'il finissait par les recracher.

Nous n'avons pas voulu croire qu'on ne pouvait rien faire. Nous avons cru que nous étions plus forts que les autres. Qu'on trouverait, quelque part, n'importe où, la solution. Nous nous disions qu'il suffirait de remuer ciel et terre, et que nous le ferions. Nous n'avions pas l'habitude, ma mère et moi, de renoncer. Nous n'avions pas connu de véritable échec jusque-là. Nous n'étions pas préparées à accepter l'inacceptable.

Santa Monica, Los Angeles, février 2012.

Après les onze heures de vol depuis Paris, mes parents s'installent au Cal Mar Hotel. C'est un petit motel jaune pâle, tout droit sorti d'une série télé des années soixante-dix. Il y a les balcons en coursive autour de la piscine, les palmiers, l'enseigne lumineuse, les ventilateurs au plafond, les grandes chambres avec kitchenette, les couvre-lits à motifs imprimés et le soleil qui passe entre les persiennes.

Le réceptionniste reconnaît mes parents. Avec un sourire, il leur tend la clé de leur chambre. Maman l'appelle par son prénom, et ils échangent quelques mots en plaisantant. Maman n'a pas dormi de la nuit, mais elle est là, à parler de tout et de rien avec le réceptionniste de l'hôtel. Elle se souvient du nom de ses enfants, des études qu'ils font. Elle, elle parle de ses filles. Elle discute, comme avec un ami, elle discute comme elle a discuté avec les hôtesse et les stewards polynésiens dans l'avion d'Air Tahiti... Et elle laisse derrière elle comme un bonheur diffus, l'impression que quelqu'un d'extraordinaire vient de passer.

Épuisé, mon père se recroqueville sur le lit. Il est venu à Los Angeles comme des milliers de cas désespérés, pour suivre un traitement par injection de cellules souches. Le genre de traitement que l'on fait lorsqu'il n'y a plus rien à faire.

Dans la petite salle de bain aux carreaux orange, maman est immobile devant le sac de médicaments. Elle s'interroge. Durant toute la nuit passée dans l'avion, elle n'a pas fermé l'œil pour surveiller mon père. Elle n'a pas eu le temps de réfléchir aux horaires de prise des médicaments une fois arrivés aux États-Unis. Aux sept heures de décalage. Dans le traitement de mon père, il y a les horaires de jour et les horaires de nuit, les comprimés à

prendre toutes les trois heures, les patchs à mettre le soir. Faut-il tout décaler ? Faut-il tout garder aux horaires de la France ? Quelle heure était-il dans l'avion lorsqu'elle lui a donné le dernier cachet ? Doit-elle arrêter le traitement avant l'injection de cellules souches ? Et si oui, combien de temps avant ?...

Ma mère est épuisée.

Santa Monica, juillet 1995.

Après les huit heures de vol depuis Papeete, mes parents s'installent au Cal Mar Hotel, 220 California Avenue. Ils ont profité de leur escale entre Papeete et Paris pour s'inscrire à un stage d'anglais. Ils ont la cinquantaine et ils sont comme deux étudiants, dans ce petit hôtel près de Santa Monica. Ils l'ont choisi pour ses chambres vastes et propres, sa proximité avec la mer et les rues animées.

Ils ignorent qu'ils reviendront un jour pour soigner l'un d'eux, atteint d'une maladie incurable.

C'est lors de ce mois de juillet 1995 que j'ai la première révélation des sentiments que mon père a pour moi.

Pour ses cours d'anglais il doit rendre un texte sur le thème de la personne la plus importante dans sa vie. Étonnamment, il ne parle pas de ma mère. Non. Il parle de moi, sa fille.

Comme il n'a jamais donné de signe annonciateur d'un tel aveu, je me dis qu'il est trop pudique pour parler devant sa classe de son amour pour ma mère. Et qu'il a dû trouver plus facile de parler de sa fille.

Il n'a d'ailleurs jamais évoqué ce travail devant moi. C'est ma mère qui me l'a dit, elle l'a appris parce qu'elle faisait un stage dans la même école.

Lui n'en aurait pas parlé. Et on ne l'aurait jamais su.

Mes parents ont passé des moments magnifiques dans le motel du 220 California Avenue. Les hamburgers chez Johnny Rockets, les balades sur Third Street Promenade entre les joggers et les danseurs de tango. Et je pense qu'ils s'imaginaient que leur retraite serait ainsi, dans le bonheur d'être tous les deux, de ville ensoleillée en ville ensoleillée, au milieu des passants et de gens qui dansent.

Uzès, 21 novembre 2012.

« Comment allez-vous, monsieur Griessinger ?

– Je fonce droit devant, et je vois venir. »

Alger, été 1954.

Les deux garçons complotent derrière la porte du salon. Mon père a douze ans, son frère quatorze. Dans la pièce, dans la chaleur insoutenable de l'été d'Algérie, tous les stores sont baissés et l'on entend l'appel du marchand de blocs de glace qui monte de la rue. L'œil collé au trou de la serrure, les garçons épient leurs parents prenant le café avec Jeanine Leroux, une amie d'une quarantaine d'années. Elle porte toujours l'une de ces jupes évasées en coton léger qui s'arrêtent au genou. Lorsque tout le monde se salue et qu'elle s'avance vers la sortie, mon père et son frère se précipitent sur le pas de la porte et s'allongent pour que l'invitée à la jupe légère les enjambe. Secoués de rire, les yeux écarquillés pour ne pas en perdre une miette, ils regardent passer la dame vue de dessous.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on évoque cette histoire, mon père est mort de rire, et c'est son rire d'avant, le rire du petit garçon de douze ans, qui revient le traverser.

Uzès, 2012.

« Il faut nourrir les fourmis, leur donner des steaks, avant que l'eau ne monte, partout. »

Je regarde mon père, interloquée par ce qu'il vient de dire. Son regard est perdu quand il réalise l'absurdité de ses propos. Il se reprend, dans un rire : « Je plaisante, bien sûr... »

Je sais que tu ne plaisantais pas mais je ne dis rien, je fais semblant moi aussi. Semblant de croire à ton subterfuge. Je laisse même échapper un petit rire. Un petit rire fuyant, aussi faux que le tien.

Paris, 7 mars 1998.

Papa se tient droit derrière le pupitre. C'est le soir de mon mariage, et face à la centaine d'invités assemblés, il va prononcer le discours qu'il prépare depuis plusieurs semaines.

Malgré sa timidité, sa voix est claire et ses gestes posés. Dans son costume impeccable, avec ses cheveux soigneusement peignés, il est beau comme sur la photo en noir et blanc de sa première communion. Sa peau est à peine marquée. Même son regard n'a pas changé. Il y a juste quelques poils blancs dans sa moustache.

Il est beau. Il est beau avec la grande silhouette fine et les longues mains. Il est beau avec l'odeur de l'eau de Cologne dans son cou. Il est comme il est à l'intérieur, net et sans détour.

Mon père a les pommettes hautes, un bouc et les yeux en amande, ce qui lui donne l'allure d'un chef mongol. Il parle calmement, ses mots sont justes et bien choisis, et j'ai l'impression que les invités sont surpris de le voir monopoliser l'attention. Il parle avec précaution, comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de s'exprimer en public.

Il fait le discours de mariage de sa fille. Chaque mot est précieux, tant il a réfléchi à chacun. Et le silence se fait comme un écrin pour le discours de mon père, pour ne pas l'abîmer, le laisser intact et pur dans la grande salle décorée de lustres.

Parmi tous les événements qui peuplèrent cette soirée, dans toute l'extravagance de la fête, tout le monde se rappelle encore ton discours, papa.

Faaa, Tahiti, 10 mai 1990.

« Marie-France, je t'informe que tu feras un stage d'anglais cet été, à Oxford, du 15 au 30 juillet. »

C'est un petit bout de papier plié, glissé sous la porte verrouillée de ma chambre. Un tout petit bout de papier avec l'écriture en pattes de mouche de mon père. J'ai quinze ans. Je prends le papier et je le jette à la poubelle. Mais je sais que je n'ai pas le choix. Alors je ne dis rien.

C'est ainsi que l'on se parlait, mon père et moi, quand j'avais quinze ans.

Uzès, novembre 2012.

Ce mois-ci, maman a pris rendez-vous avec trois neurochirurgiens qui paraît-il ont accompli des miracles.

Le premier, un Belge, leur dit qu'il ne peut rien faire pour mon père. Que son traitement risque de provoquer chez lui des crises d'épilepsie à répétition.

Le deuxième est à Montpellier. Pour y aller, mes parents font trois heures de route dans la journée et attendent une heure et demie dans la salle d'attente. Celui-là leur dit que papa a une autre maladie que celle que l'on pense. Il leur dit que les médecins précédents se sont trompés. Qu'il faut modifier les doses de médicaments. Et puis il dit aussi qu'il n'y a rien à faire non plus pour cette maladie-là. Qu'il faut juste profiter des moments où mon père est mieux. En profiter au maximum. Que mon père est plutôt en forme pour quelqu'un qui a ce qu'il a. Pourtant, lors de sa visite, mon père est totalement amorphe et dit n'importe quoi. Alors, avec maman, on se demande comment ce sera quand il ira vraiment mal.

Maman se demande aussi si ça vaut la peine d'aller voir le troisième neurochirurgien, à Grenoble, de faire sept heures de route pour s'entendre dire qu'il n'y a rien à faire.

Ma mère a toujours dit : « Dieu nous préserve » pour éloigner le malheur. Quand un avion tombait, qu'un bateau coulait, quand une connaissance avait un cancer, ou qu'on risquait de rencontrer la tante Adrienne, celle qui faisait le mauvais œil, ma mère ouvrait sa main sur nous et nous disait : « Dieu nous préserve. » Elle s'armait de sa petite phrase

comme une guerrière face au destin. Il faut croire qu'elle n'avait jamais croisé la maladie de mon père, maman. Parce que sinon elle les aurait dits, ces mots qui éloignent la malchance. Et peut-être qu'on n'en serait pas là, si gribouillés de noir, aujourd'hui.

Oran, 25 avril 1939.

C'est une petite fille de trois kilos qui vient de naître. Elle est en parfaite santé. Une petite fille de trois kilos qui gigote dans tous les sens, et qui crie à s'époumoner.

Qui peut se douter tout ce que cette petite fille va traverser dans sa vie ? Qui peut imaginer qu'elle gardera la même énergie pendant les soixante-quinze prochaines années ?

C'est le printemps à Oran, la plus belle des saisons, avec les orangers qui fleurissent et le ciel bleu, chargé de leur parfum. La petite est enveloppée dans un linge blanc, entourée des bras de ses parents.

Cette petite fille qui vient de voir le jour, on l'appelle Marie-José, et c'est ma mère.

Soixante-quinze ans plus tard, quand je la vois vivre ce cauchemar, je pense à l'enfant qu'elle a été, et j'ai envie de la prendre dans mes bras, de la protéger. Je me dis qu'elle ne méritait pas de vivre ça, et je me demande comment une petite fille peut être capable, un jour, de supporter une telle épreuve, et de rester debout, avec de la lumière, encore, au fond des yeux.

Uzès, juillet 2011.

Nous roulons vers Uzès. Nous allons déposer papa chez le kiné et en profiter, maman et moi, pour faire quelques courses le temps de la séance.

Maman conduit. Depuis quelque temps, les rôles sont inversés : c'est ma mère qui conduit. Comme dans tout ce qui compose leur vie. Elle doit faire désormais tout ce qu'elle n'aimait pas faire, la paperasse, les comptes, fermer les volets, sortir les poubelles, porter les bouteilles de gaz...

Mon père se tourne vers elle et lui dit : « Le chirurgien de Montpellier nous a bien dit qu'il y avait une chance d'amélioration, n'est-ce pas ? Il a dit une chance sur deux, c'est ça ? »

C'est la dernière fois que j'entendrai mon père parler de guérison.

Sur la longue route droite qui mène à Uzès, les platanes alignés défilent aux fenêtres. À l'infini.

Uzès, novembre 2012.

Mon père a parlé sept fois au cours de la semaine que j'ai passée chez eux. Enfin, il a parlé sept fois de façon intelligible, juste et précise. Il a parlé comme il parlait autrefois. Et c'est comme si sept petites bougies s'étaient allumées dans notre obscurité. Des bougies de la Toussaint, sur le cimetière de notre vie passée.

Cette semaine, j'ai presque eu l'impression de revivre une semaine normale, dans la maison de mes parents. Et pendant quelques jours, c'était un peu comme si la maladie de mon père était moins là. Papa s'est levé pour danser, il a plaisanté. Et quand nous avons dû partir, il nous a dit : « Je conteste ! »

Il a même passé une soirée avec nous à table, une soirée entière, avec des voisins, et il est resté pendant presque tout le repas. Il n'a pas parlé, mais ses yeux riaient, et comme mon père n'a jamais été très bavard, c'était un peu comme nous étions avant. Avec un bon repas et des amis.

Alors cette semaine, quand mon père était assis devant la télé, j'ai eu envie de croire que c'était comme avant. J'ai regardé sa silhouette installée devant l'écran, et je me suis dit, rien n'a changé. C'était juste un cauchemar. Et ça m'a fait du bien de me dire ce mensonge à moi-même. Je suis restée un peu dans le mensonge, je m'y suis installée. J'ai aimé nous voir dans ce mensonge, dans la lumière enveloppante du poste de télé, la table mise, juste avant le repas. Comme une famille normale. C'était notre vie d'avant que j'avais traînée jusqu'ici, en cachant tout le présent dessous.

Et puis je me suis approchée de mon père, et j'ai vu qu'il grattait le plaid en piqué jeté sur les coussins. Il ne regardait pas la télé, non. Il fixait sa

main, qui grattait, grattait indéfiniment la couverture de coton blanc, avec les petits reliefs au crochet qui s'agrippaient sous ses ongles.

Cette semaine, j'ai un peu fait comme si la maladie n'était pas là. Et puis je me suis souvenue.

Le bonheur du passé nous réchauffe encore et encore. Nous le sortons de nous et nous nous rassemblons autour, tous les trois, serrés les uns contre les autres, voûtés autour de son feu déclinant. Comme trois misérables, collés tout près des braises, avec le froid glacial qui nous entoure. Les braises sont rouges encore et leur chaleur nous aide à rester vivants. Je m'agenouille devant ce feu et je souffle dessus, je souffle à en perdre haleine, je souffle jusqu'à ce que mes poumons me fassent mal, recroquevillée au-dessus du feu, je souffle désespérément, pour essayer de le ranimer. Et les souvenirs s'agitent devant nous, en brindilles incandescentes et légères.

Uzès, décembre 2012.

Dans la vie de mon père il y a désormais maman, naturellement, et puis Marianne qui s'occupe de lui de temps en temps, Stéphanie, une nuit par semaine, Lilie, quatre nuits, Pauline, lundi et jeudi, Sandrine et Séverine, les deux infirmières, et aussi la kiné et l'orthophoniste.

Aujourd'hui, pendant la promenade, papa a laissé surgir de son brouillard une de ses petites phrases étonnantes : « Mais qu'est-ce qu'elles ont après moi, toutes ces petites gonzesses ? ! »

Alors on a éclaté de rire, tous les trois, sur le chemin des vignes, comme trois camarades qui se retrouvent après s'être perdus de vue trop longtemps. On a ri, on s'est pris dans les bras, on s'est embrassés, tellement heureux et un peu étonnés de découvrir intacte, sortie d'on ne sait où, la complicité qui était la nôtre autrefois.

Puis on est repartis, main dans la main, en se tenant fort, pour essayer de retenir ce moment, encore un peu.

Uzès, dimanche 15 décembre 2013.

Lilie garde mon père quatre nuits par semaine. Elle garde aussi une dame âgée dans la journée. Comme elle n'a pas le cœur à la laisser seule, Lilie l'emmène chez elle pour déjeuner avec sa famille. Ou pour faire la sieste. Surveiller son sommeil. Ou même parfois à la piscine, quand elle y conduit ses enfants. Elle se baigne avec sa mamie replète, et elles barbotent ensemble, au milieu des bouées et des plongeurs.

Avant, Lilie s'occupait aussi d'une autre dame, mais celle-ci est tombée malade. Alors Lilie la retrouve à l'hôpital, pour passer du temps avec elle. Et la garde dans son esprit, même quand elle la quitte pour rentrer chez elle.

Lorsqu'elle ne s'occupe pas des autres, Lilie fait des ménages.

Lilie ne se plaint jamais. Elle a juste l'air de s'excuser de ne pouvoir en faire davantage. Elle est de ces personnes qui nous rappellent que l'humanité existe, quand on se met à en douter. Qu'il reste des lanternes qui se promènent quelque part dans la pénombre. Et qu'on peut avoir la chance d'en croiser une.

C'est vrai que Lilie n'a pas l'air de quelqu'un d'extraordinaire. Qu'elle fait partie de ces gens dont on ne parle pas. Elle est minuscule, avec une bouille blonde de petit garçon. Et pourtant. Je me suis toujours dit que Lilie devait venir d'un autre monde, et que ça, personne ne le savait.

Aujourd'hui, dimanche, ce jour que ma mère déteste tant, Lilie est venue chercher mes parents à l'improviste. Avec ses mains frêles, ses mains rongées d'enfant, elle a mis mon père dans la voiture, elle a allumé la radio et elle est partie avec eux. Elle les a emmenés loin de la maison, de la monotonie du dimanche, de la page blanche des jours sans fin.

Cette petite femme aux yeux clairs a enlevé mes parents à leur tristesse. Elle a mis mon père dans la voiture, elle a plié ses longues jambes rigides, bougé le bras lourd pour mettre la ceinture, l'a conduit jusqu'à la ville, a sorti le grand corps, l'a déplié, l'a relevé quand il s'est effondré en sortant, puis l'a hissé jusqu'à sa chaise roulante.

Et quand ils ont parcouru tous les trois le marché de Noël au milieu des lumières et des décorations, et que des cantiques se sont élevés, mon père a souri et s'est mis à battre des mains.

Uzès, mars 2014.

Les voyages de mon père sont de plus en plus courts. Du lampadaire de droite au lampadaire de gauche devant la maison.

Londres, janvier 2013.

Ce sont les soldes à Londres. Cette fois-ci, nous ne sommes pas partis en week-end à Uzès, nous ne sommes pas allés voir mes parents. Nous y étions l'été, puis à la Toussaint, puis un week-end fin novembre, quand papa est tombé, puis à Noël. Là, nous sommes à Londres, mon mari et moi, pour être un peu tous les deux, sans les enfants, sans les parents. Nous sommes à Londres, cette ville que j'adore, nous voyons nos amis, nous sortons. Hyde Park est recouvert de neige, c'est magnifique. Nous sommes à Londres, pas à Uzès.

Je fais la queue aux caisses d'un magasin. Et je pense à eux. On ne les a pas vus depuis Noël, presque un mois... Ce n'est pas long, un mois, mais pour eux, c'est interminable. Je le sais. C'est pour ça que je pense à eux. Je pense qu'ils auraient adoré Londres.

Je me souviens qu'on avait planifié de leur offrir un week-end ici avant que papa ne tombe malade. On avait tout prévu, l'hôtel, les restaurants, les rues qu'ils auraient visitées, vers Holland Park, avec les grosses maisons victoriennes... Les dim sum, les comédies musicales... Ils auraient adoré. On était à deux doigts de leur offrir ce voyage... Alors, je me dis qu'ils ne verront jamais Londres, tous les deux.

Et je pense à elle, je pense que maintenant, elle ne sort jamais, elle ne fait plus rien, et qu'elle aurait aimé être ici avec moi dans cette boutique. Elle aurait regardé la petite veste au crochet juste à l'entrée du magasin, elle se serait arrêtée au sous-sol devant la vaisselle avec les abeilles peintes à la main, elle aurait admiré les sets de table en boutis multicolores du premier étage. Elle les aurait imaginés sur sa table, à Uzès, avec ses verres de

couleur et des bouquets de roses du jardin. Elle aurait été très heureuse ici, excitée comme une petite fille. Je le sais.

Je sais aussi ce qu'elle me dira ce soir, au téléphone, quand je lui raconterai ma journée. Elle me dira : « Je pense à toi, ma fille, c'est comme si j'étais à Londres, avec toi. »

« Je pense à toi à chaque instant », elle me dira, maman. Car j'ai toujours sur moi les pensées de ma mère. Elles viennent se poser sur mes épaules, me protéger du froid du monde, tout au long de la journée. Alors, j'attends, dans la queue du grand magasin, tout emmitouflée de son esprit.

Et je me demande si un jour je retrouverai l'insouciance que j'avais avant, quand je venais à Londres et que je profitais simplement du week-end. Je me dis que peut-être l'insouciance, c'est quelque chose qu'on a jusqu'à un certain âge, et que lorsqu'on la perd, on ne la retrouve plus jamais.

Paris, avenue Victor-Hugo, mai 2011.

Aujourd'hui, mon père a vu passer un chat. J'étais avec lui, dans le bureau du médecin, et mon père lui a dit : « Là, derrière vous, j'ai vu un chat passer. Un chat gris. » Et avec son doigt, précisément, papa a montré sa trajectoire, d'un coin de la pièce jusqu'à la porte. Et puis il nous a regardés, le docteur et moi, avec l'air de s'excuser. Car mon père se doute bien que ce n'est pas le genre de médecin à avoir un chat dans son cabinet. Comme il sait aussi qu'il n'y a pas plus de chat ici que dans sa chambre, à Uzès. Et pourtant il en voit passer, parfois, la nuit. Dans l'angoisse de la nuit.

Dans la solitude de ses nuits, mon père vit dans un monde qui n'existe que pour lui. Il en est le seul habitant, avec les animaux fantomatiques et les démons. C'est le dernier rescapé d'un cataclysme, l'unique survivant, perdu au milieu des vestiges, sans espoir de communiquer avec quelqu'un, jamais. La nuit, mon père fait des cauchemars même quand il est éveillé. Des cauchemars qui débordent de son sommeil pour s'installer dans sa vie, sans qu'il puisse distinguer le vrai du faux.

La nuit, il a peur. Il a peur dans le noir, il a peur aussi quand la lumière est allumée. Il est encore plus seul que la journée.

Aujourd'hui, mon père a vu passer un chat. Et moi, je n'ai rien vu.

Uzès, 2 février 2013.

Cela fait deux nuits que tu sanglotes dans ton lit. Maman me dit qu'elle ne sait pas pourquoi. Moi, je me demande pourquoi tu ne pleures pas plus souvent.

Cayenne, septembre 1982.

C'est l'été en Guyane. La saison sèche. Cette parenthèse aride entre la petite et la grande saison de pluies, quand la terre se craquelle en précipices pour les fourmis. La pelouse est mangée par le soleil, toute jaune et rase, ponctuée çà et là par l'ombre d'un papillon. C'est l'été en Guyane, cette période bénie où l'on peut ouvrir les moustiquaires et laisser l'air chaud s'installer dans les maisons.

Je me rappelle précisément ce jour-là. Ce jour comme un autre. J'étais sous l'auvent de tôle qui nous servait de garage, je regardais la nature autour de moi, les bougainvilliers chargés de fleurs, l'odeur du bois brûlé des abattis⁵... Et, sans savoir pourquoi, je me suis dit : « C'est ça, le bonheur. »

Le bonheur était là, simplement, dans la monotonie de notre vie, dans sa douce quiétude, dans cette vie que toi, mon père, avais construite, et qui convenait si bien à mon enfance.

J'avais huit ans et je connaissais déjà le bonheur, comme un vieil ami à qui tu m'aurais confiée. Et je te remercie, toi qui ne le fréquentes plus depuis longtemps.

Je me souviens de ce jour-là, des premiers picotements de l'herbe sèche sous mes pieds nus, ces premiers pas quand je sortais de la maison, les délicieux premiers pas, si prometteurs de la journée à venir. Ces pas qui me disaient, à moi, la petite, que la liberté était là, d'aller et venir dans le jardin que seuls emmuraient les grands arbres de la jungle.

Je me souviens de chaque sensation sous mes pieds... Sur le carrelage de la maison d'abord, un peu collant d'eau de Javel mal rincée, puis sur la dalle de ciment de la terrasse, rêche et tiédie par le soleil... Sentir la chaleur

du soleil entrer par les orteils et remonter dans tout le corps... Puis descendre les trois marches du perron et découvrir les petits cailloux que la corne de mes pieds rendait sympathiques... Et l'herbe sèche... La pelouse sans limite.

Combien de fois tu m'as dit, papa, de ne pas marcher pieds nus et combien de fois je ne t'ai pas écouté... Maintenant j'ai les pieds nouveaux de mon enfance, petite sauvage d'Amazonie, des pieds déracinés de la terre rouge de Guyane, semblables aux pieds des palétuviers, tordus et compliqués, durs et solides comme du bois d'ébène. Et aujourd'hui encore, quand j'ai du mal à enfiler les chaussures des citadines, je sens mes racines traverser le béton, percer l'écorce terrestre et ressortir de l'autre côté du monde, dans la forêt, ma forêt de Guyane, et s'abreuver de l'eau des fleuves, Oyapock, Maroni, Sinnamary, de l'eau des marécages, de l'eau des pluies de l'équateur. Je suis un acajou planté en plein Paris, aussi grand et fort que les immeubles qui m'entourent. J'ai le bonheur de mon enfance qui se diffuse au goutte-à-goutte dans la sève de mes veines.

Et je te remercie.

Uzès, septembre 2013.

Elle se traîne jusqu'au chemin devant la maison, toute froissée d'avoir été enfermée si longtemps. Elle rampe, fine et courbée comme une virgule, quand il reprend son souffle, frêle et frissonnante. Elle vacille, se penche un peu plus, prête à s'éteindre au moindre coup de vent. Et quand il tombe à genoux au milieu de la route, elle tombe avec lui.

L'ombre de mon père est malade elle aussi. Une peau de chagrin, un peu plus petite à chaque pas.

On m'ampute de mon père doucement chaque jour. Méthodiquement. Consciencieusement. On coupe chaque ligament un à un, jour après jour, chaque muscle, chaque nerf, lentement. Et quand il se détache trop, qu'il ne reste qu'un lambeau de chair pour le retenir, je le prends et je le serre contre moi, pour essayer de le ressouder.

Uzès, 15 mars 2013.

Maintenant, mon père tombe. Il tombe comme un grand arbre, raide et immobile, un arbre que l'on abat, d'un coup de hache. Il tombe dans le silence de la maison et l'on entend le fracas de son corps qui touche le sol, les meubles, les objets autour. Le corps de mon père est plein de bleus, comme autant de traces de son parcours, toutes ces surfaces qui l'ont frappé, le carrelage de la douche, celui du salon, le coin du sofa, le bitume de l'allée...

À chaque fois qu'il tombe, ma mère se précipite, ma mère et ses soixante-treize ans, elle court, elle court jusqu'à lui, elle crie, elle a le cœur qui bat trop fort, elle se demande si cette fois il s'est cassé quelque chose, elle essaie de le lever, elle essaie de redresser le grand arbre, de le remettre debout, mais il reste allongé, tremblant, tremblant déjà de peur de sa prochaine chute. Alors elle pleure, impuissante et si petite, devant le grand arbre abattu. Puis très vite elle se ressaisit, elle ravale ses larmes, ma mère, et elles font marche arrière, elles retournent dans les yeux retrouver toutes les autres larmes, toutes celles qui sont venues se cacher là, à la bordure des cils.

Maman se ressaisit, et elle appelle le médecin. Elle sait qu'il l'enverra aux urgences, refaire un scanner, une radio, que ça prendra des heures et que mon père aura peur, comme à chaque fois qu'on l'emmène à l'hôpital, il aura peur qu'on le laisse là-bas, pour toujours.

Aujourd'hui, les gens de l'hôpital n'ont pas voulu que ma mère attende avec mon père l'heure du scanner. Malgré les supplications de ma mère, ils ont dit : « Il y a trop de monde, vous ne pouvez pas rester avec lui. » Ils ont

dit non à ma mère, avec le visage fermé et les yeux qui regardent ailleurs. Ma mère aux pommettes hautes, ma mère aux longs cheveux courant jusqu'en bas du dos, ma mère au front splendide et aux yeux lumineux, la peau brune, le nez busqué des Indiennes, ma mère, la tant aimée, celle que tout le monde admirait quand elle entrait quelque part, ma mère, les fleurs de tiaré dans les cheveux, les robes courtes et les longues jambes bronzées, ma mère, désormais petite femme suppliante, dans le couloir miteux de l'hôpital, le visage creusé de désespoir et de fatigue, implorant des gens qui ne la regardent pas.

Elle leur a expliqué qu'elle ne prendrait pas de place, qu'elle resterait là, collée au brancard, qu'elle ne ferait pas de bruit, mais qu'elle devait rester avec lui, que sans elle il aurait peur, qu'il était malade, que son cerveau était malade, qu'il penserait qu'elle l'abandonnait. Mais ils ont dit non.

Alors mon père est resté seul pendant des heures, sur son brancard, avec son corps plié en accordéon, comme un pantin grotesque, mon père, ne sachant pas ce qui l'attendait, les yeux écarquillés au milieu des cernes sombres, et tout l'après-midi il a dit, il a dit sans s'arrêter, il a dit aux gens très occupés : « Maison, maison, maison... »

Elle fait toujours le même chemin. Elle sort, dans le silence de la nuit, en douce. Elle roule tout doucement, ronde et lisse, elle glisse le long de la joue, comme une caresse légère, presque une chatouille... Elle franchit la pommette, rampe jusqu'à l'oreille où elle s'engouffre, ou continue son chemin jusqu'au cou, laissant son empreinte humide et délicate, sa ligne fine, comme un tracé de plume, entre le coin de l'œil et la mâchoire.

Un soir, elle était si lourde qu'elle a roulé jusqu'en bas du cou, sous la gorge, là où la peau forme un petit creux. Alors, elle est restée là, dans le petit creux, comme un lac triste et dérisoire.

Paris, octobre 2011.

La petite silhouette de ma fille s'est posée devant la fenêtre. Sa minuscule silhouette de quatre ans, immobile. Pour la première fois.

Car même la nuit, même quand elle dort, ma fille ne s'arrête pas. Elle tourne dans son lit comme l'aiguille d'une montre. À chaque fois que je vais la voir, l'aiguille indique une nouvelle heure. C'est ainsi que s'écoule le temps de mes nuits.

Mais là, elle ne bouge pas. Elle est comme une statue au clair de lune dans l'embrasure de la fenêtre, le petit visage tendu vers le ciel.

Et quand je lui demande ce qu'elle fait là, immobile devant la fenêtre, j'ai l'impression de la déranger. Elle se tourne lentement, pose ses yeux calmes sur moi, et elle me dit, dans un chuchotement : « J'appelle Dieu. »

Uzès, 23 janvier 2014.

Aujourd'hui papa danse le tamouré avec Marianne, la dame qui s'occupe de lui le matin. Enfin, il danse... comme il danse maintenant. C'est-à-dire surtout avec les yeux et avec le sourire de la danse.

Papa aime bien Marianne. Lorsqu'ils sont seuls tous les deux, elle met la musique à fond et les notes des ukulélés caracolent dans la maison.

Quand on met de la musique tahitienne les jours de pluie, c'est le soleil qui sort de chez nous pour éclairer le ciel. Il passe par nos fenêtres, et la musique part avec lui, se disperse dans les airs comme un nuage d'oiseaux.

Mais aujourd'hui, le soleil est resté avec nous.

Lorsque à la fin de la danse Marianne a installé mon père sur le canapé et qu'elle s'est assise près de lui, papa l'a regardée et il a dit cette phrase lumineuse, sa première phrase intelligible depuis des jours : « Ne te fais pas d'idées. »

Cayenne, 15 juin 1984.

Comme tous les dimanches, il porte un caleçon et un tee-shirt de réclame, le bouc un peu ébouriffé, des tongs, il chantonne dans la cuisine et il danse. Entre deux déhanchés, il coupe les petits oignons, hache l'ail, trempe les champignons noirs dans l'eau bouillante, fait mariner le poulet dans la sauce soja. Il a préparé le riz à la manière des Chinois et l'odeur douce de la vapeur envahit la cuisine, s'échappe par les moustiquaires de la maison.

Mon père prépare le repas du dimanche pendant que maman corrige ses copies. Moi je joue dehors, avec les chenilles géantes qui débarquent dans le jardin.

Je les ai attendues toute l'année, sans savoir quand elles arriveraient. La seule certitude que j'avais, c'est qu'un matin elles seraient là.

Et puis, quand je n'y ai plus pensé, elles sont apparues, comme une floraison noire dans les frangipaniers du jardin.

Une colonie de chenilles, plus grosses que des doigts, toutes rayées de vert fluorescent, déshabillant les arbres en quelques heures. Je ne sais pas comment elles sont venues, mais je sais que demain elles ne seront plus là. Alors, j'en profite.

Avec un bâton, j'en fais tomber une, et elle se roule en boule quand elle heurte le sol. Je la laisse un peu sur le dos pour détailler les ventouses orange sous son ventre, comme des petits pieds atrophiés... Et quand elle s'est assez contorsionnée, je la retourne d'un coup de brindille. Elle s'éloigne et je pose la brindille en travers de son chemin pour voir comment elle s'en sort. Imperturbable, elle franchit l'obstacle, les petites ventouses se succédant sur le bois. Je la touche très délicatement pour ne pas l'abîmer et à chaque fois que le bois effleure son corps, je vois sa peau se rétracter. Je

pourrais rester là pendant des heures devant le grand frangipanier décoré de noir. J'entends venir de la cuisine les « Lalala... » de mon père. Ces « Lalala... » un peu forcés qui signifient qu'il est content, et qu'il a envie qu'on le soit aussi. Sa manière à lui de nous dire qu'il est heureux d'être avec nous.

Je me suis toujours demandé ce que deviendraient les chenilles, après. À l'époque, mon père m'avait expliqué qu'elles se transformaient en papillons de nuit, ces gros papillons gris et ternes, ces triangles sombres plaqués sur les murs blancs près des lumières. Je me rappelle qu'alors j'avais eu du mal à le croire. Comment des êtres aussi magnifiques pouvaient-ils finir leur vie en ombres tristes ?

Quand on quitte la Guyane, on survole la forêt à perte de vue. Le sommet des arbres aux feuillages épais, des arbres les uns contre les autres, déployant vers le ciel leurs cimes opaques. De la jungle, l'on n'aperçoit que la surface, pas les profondeurs, pas la vie en dessous. Alors on essaie de deviner.

Le regard reste accroché à chaque détail, comme une étoffe qui se déchire au fur et à mesure que l'on s'éloigne. Une étoffe fine qu'on laisse traîner derrière soi, sur la beauté du monde. On ne voit rien, mais on sait. On sait que chaque recoin cache un mystère, un animal étrange, une tribu, une pirogue qui suit le sillon d'un fleuve...

La complainte de l'oiseau grand bois s'élève tristement du ventre de la forêt. De l'avion on ne l'entend pas, pourtant elle est toujours là, au fond de nous, pure et magnifique... Un chant entêtant, un chant qui nous retient, un chant de sirène surgi de l'océan de feuilles qui nous vole un peu de notre âme à chaque fois qu'on l'entend.

Comme nous aimions entendre l'oiseau grand bois, papa.

Paris, juillet 2008.

Ils sont arrivés l'été 2008, les premiers signes de la maladie. Ils étaient là, posés sous mes yeux, et je ne les ai pas vus. Ou je n'ai pas voulu les voir.

Mes parents arrivent de Tahiti pour passer quelques jours chez nous, à Paris. Le matin du deuxième jour, mon père a mal refermé les fenêtres de sa chambre. Je me dis que ça n'a pas dû lui sembler important et je lui demande d'y penser le lendemain, à cause des enfants. Mais le lendemain, mon père oublie de nouveau. Alors, je m'énerve devant sa négligence. Il m'écoute avec un petit air étonné. Et puis le troisième jour, il refait la même chose. Je ne comprends pas. Je me dis que c'est de l'étourderie. Je ne m'interroge pas davantage. Pourtant mon père n'a jamais été ni négligent ni étourdi. Mais je n'ai même pas le début d'un doute. Je n'en reparle pas avec lui. Je ne veux pas avoir l'impression de lui donner une leçon. Je n'ai pas envie de revoir le petit air étonné de mon père qui ne comprend pas lui-même ce qui s'est passé.

Je me résous simplement à vérifier les fenêtres chaque matin, à constater chaque matin que les poignées sont ouvertes et à les refermer moi-même.

Lors des mêmes vacances, mon père loue une voiture. Et à chaque fois qu'il entre dans la cour de mon immeuble, il abîme le pare-chocs. À la fin des vacances, le pare-chocs ne tient plus qu'avec du scotch.

Nous avons tellement ri, en le voyant partir à l'aéroport avec la voiture recouverte de scotch. Et lui aussi a ri. Et je me souviens maintenant que dans son visage qui riait, le petit air étonné avait réapparu... Ce petit air qui disait : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » Car mon père avait toujours conduit parfaitement.

Nous avons tellement ri ce jour-là, ce jour où la maladie a commencé à ronger le cerveau de mon père. Elle venait juste de s'attabler pour entamer son festin.

Paris, juillet 2010.

« On dépose papa en bas de chez Nathalie.

– Non, il ne peut pas.

– Comment ça, il ne peut pas ?!

– Je vais aller avec lui.

– Mais papa peut quand même sonner à l’interphone et monter ?!

– Non, il va se perdre.

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? Papa ne va pas se perdre, on le dépose en bas, il n’a qu’à monter ! C’est pas comme si on le déposait à dix kilomètres ou au bout de la rue !... On le dépose *en bas* !

– Il va être inquiet !

– Mais c’est pas possible ! Comment ça, il va être inquiet de sonner et monter trois étages ?! C’est dément, ça ! Arrête de le traiter comme un incapable ! Il peut monter tout seul je te dis ! »

Aujourd’hui je me suis disputée avec ma mère. Je ne les avais pas vus depuis plusieurs semaines et je me suis disputée avec ma mère. J’ai voulu croire que c’était elle, elle qui enlevait sa dignité à mon père. Que c’était à cause d’elle. Je n’ai pas supporté qu’on traite mon père comme un enfant. Je ne l’avais pas vu pendant quelques mois, et quand il est revenu, on ne le laissait plus monter un escalier tout seul.

Et je me suis souvenue de toutes les fois où mon père avait rejoint ma mère, chez nous, quand il travaillait à Paris. Je me suis souvenue de la grande silhouette qui arrivait dans la cour, le manteau, l’attaché-case, la sonnerie de l’interphone et sa voix. Il était sorti du bureau d’Issy-les-Moulineaux, parmi la foule il avait pris le RER jusqu’au musée d’Orsay, il avait marché jusqu’à la maison de sa fille. Et il avait sonné. J’avais sans

doute ouvert rapidement, rapidement l'avais embrassé, trop occupée à faire autre chose de très important. C'était il n'y a pas si longtemps.

Comme j'aimerais entendre de nouveau la voix de mon père dans l'interphone. Comme j'écouterais le bruit de la porte qui s'ouvre, en bas, le bruit de l'ascenseur qui monte, et je ne le ferais pas attendre devant la porte, non, c'est moi qui l'attendrais en haut de l'escalier, les bras ouverts, j'attendrais mon père, mon père qui aurait marché tout seul dans la rue jusqu'à chez moi., Je l'attendrais, j'enlèverais son manteau et son chapeau de feutre, j'embrasserais ses joues glacées du froid de Paris et je m'assiérais près de lui pour qu'il me parle de sa journée. J'écouterais la voix de mon père, la précieuse voix de mon père, encore libre d'aller et venir à sa guise.

J'ai cessé d'être une petite fille le jour où les mains de mon père se sont fermées. Ce jour-là, mon père n'a plus été capable de me donner la main. Et je suis restée seule devant cette porte close.

Uzès, 30 juillet 2013.

Aujourd'hui, cela fait un milliard quatre cent vingt millions quatre-vingt-douze mille secondes que mes parents s'aiment continuellement. Pas une seconde vide, chacune replete et comblée par la présence de l'autre. Une éternité de petits grains courant dans le sablier, de gestes tendres, de regards, frôlements et battements de cœur glissant et s'entrechoquant dans la course du temps.

Quarante-cinq ans. Toute une vie dévalée main dans la main.

Uzès, dimanche 7 avril 2013.

Il est 18 heures et mon père est assis devant la télé. Ou plutôt recroquevillé, roulé sur lui-même, comme s'il n'avait plus de muscles, et presque plus de squelette. Et dans le bruit de la télé, on entend les paroles d'une chanson d'amour.

Mon père ne bouge pas. Les mots d'amour se répandent, remplissant le silence de la maison. Et lui, il donne l'impression de ne pas entendre.

Et pourtant. Il se lève, il se lève tout seul, il marche jusqu'à ma mère et il fait quelque chose qu'il n'a pas fait depuis des mois, papa ; il embrasse sa femme, il l'embrasse sur la bouche, encore et encore, avec tout l'amour qui sort de lui, et cet amour a traversé les mille couches de la maladie, le mutisme, la difficulté, la douleur, l'incapacité, la révolte, la tristesse, la peur, la honte, le désespoir...

L'amour a tout transpercé, il a surgi des profondeurs et il est revenu à l'air libre, victorieux, dans la lumière du jour, et il a porté mon père, il a porté ses jambes mortes jusqu'à ma mère, pour lui dire qu'il l'aime, qu'il l'aime toujours aussi fort, et qu'il ne cessera jamais, jamais de l'aimer.

Taravao, Tahiti, octobre 1974.

C'est la fin de la journée dans la presqu'île de Taravao. L'heure où les pirogues et leurs reflets glissent côte à côte sur le lagon.

J'ai quatre mois et j'attends mes parents dans les bras de Noelline, la dame polynésienne qui s'occupe de moi. Je suis dans ses bras moelleux à l'odeur de coco, comme au paradis.

Quand Noelline vient nous garder le soir, mes sœurs et moi, elle emmène toute sa famille, son mari, ses filles, et ils posent des couvertures fleuries par terre dans le salon pour s'asseoir, bavarder, chanter des chansons tahitiennes, manger du pain coco et boire du café au lait toute la soirée. Et c'est un peu comme si le jardin entrait dans la maison avec ses oiseaux.

Comme tous les soirs, Noelline m'a lavée, et il n'y a pas une parcelle de mon corps qui n'ait été frottée au savon pour bébé Johnson. Même mes yeux sont rouges. Elle coiffe soigneusement mes cheveux en arrière, m'enduit de monoï et me met une petite robe tahitienne. Puis elle pose une fleur de tiaré derrière mon oreille. Tel est le rituel pour la promenade de fin de journée avec mon père. Car tous les soirs, à la tombée du jour, je me promène dans les mains de mon père.

Ses grandes mains larges aux longs doigts parfaitement proportionnés. Ses mains magnifiques, comme des mains de statue, vivantes. Mon père me promène dans le jardin du faré⁶ où nous vivons. Il me porte de fleur en fleur, m'arrête près du buisson fuchsia des bougainvilliers, pose mon nez sur une fleur de tiaré, s'attarde devant un hibiscus géant. Et il me chante toujours la même chanson, la chanson de Guy Béart qu'il a transformée pour moi : « Marie-France est comme l'eau, elle est comme l'eau vive... »

C'est ainsi que ma vie a commencé, dans les grandes mains de mon père,
à refaire, jour après jour, le chemin des papillons.

Uzès, mars 2013.

Elles sont comme des feuilles mortes qui se replient sur elles-mêmes. Je n'arrive pas à y croire. Le taxi m'attend dehors et pourtant, je reste figée devant cette effroyable vision. Je les regarde de plus près, je les tourne et les retourne dans tous les sens. C'est impossible. Je n'avais pas remarqué à quel point elles avaient changé en si peu de temps. Elles sont là, vides et faibles, sans aucune résistance. Je dois partir maintenant, alors je sors. Mais je fais demi-tour. Je reviens regarder encore. Pour en avoir le cœur net.

J'ai vu le corps de mon père se voûter, ses membres se raidir, son visage s'émacier, mais je n'avais pas fait attention à ses mains. Des mains de mon père, il ne reste que les os, les longs os fins et la peau, trop grande, autour. Ses mains de géant, maintenant, je peux les envelopper dans les miennes.

Deux oiseaux morts, ses mains. Deux oiseaux abattus en plein vol.

Uzès, mai 2013.

Ça y est. C'est au tour du deuxième orthophoniste de renoncer à s'occuper de mon père. Il a dit qu'il ne pouvait plus rien faire. Maintenant, c'est l'infirmière qui explique que cela devient compliqué pour elle.

Petit à petit les gens se désintéressent de mon père, s'en éloignent, et le font disparaître. Tout doucement.

Uzès, janvier 2013.

Elle est seule dans les allées de la grande surface, ma mère. Les larges allées qui n'en finissent pas, avec tous les produits à l'infini. Ma mère est seule. Elle est deux inséparables séparés. Elle est seule parmi les gens deux par deux, juste accompagnée par son absence, à pousser son chariot, à porter ses paquets, seule dans les yeux du boucher qui la salue, seule à décider ce qu'ils mangeront ce soir, seule dans la queue à écouter parler les autres autour, seule à discuter avec la caissière... Et quand elle monte dans la voiture, seule, ma mère, avec la place du passager vide à côté, son ancienne place à elle.

Seule, pour la première fois.

Elle est seule et elle ne voit plus que ceux qui sont deux, tous ces petits vieux qui marchent ensemble jusqu'au bout de leur vie, l'homme pousse le chariot, la femme le remplit, et ils se concertent devant les vins, ils s'engueulent un peu, et puis ils repartent, et la femme se plaint que son vieux ne marche pas assez vite, mais ils finissent toujours par se retrouver à un carrefour, entre les céréales et le pain. Ma mère dérive au milieu du ballet des couples qui se perdent et se retrouvent.

Et ça lui fait un grand vide, un vertige immense. Le vertige de tant de tristesse en elle.

Uzès, 6 mai 2013.

J'ai laissé mon père, je lui ai tourné le dos. Quand il avait les jambes recroquevillées en l'air, les jambes bouffées par les crampes comme par des chiens enragés, j'ai massé ses jambes, j'ai essayé de les bouger, mais elles étaient comme deux branches mortes pliées au-dessus de lui. Je ne pouvais rien faire. J'ai essayé de lui parler, mais ça faisait longtemps qu'il ne répondait plus, alors j'ai embrassé mon père, j'ai embrassé ses pieds froids, j'ai embrassé son visage tout craquelé par la douleur, et je suis sortie de la pièce, je lui ai tourné le dos, je suis allée à la cuisine trouver quelque chose d'urgent à finir, et j'ai envoyé ma mère à ma place, parce que je ne pouvais rien faire... J'ai laissé mon père crucifié dans sa chambre, crucifié depuis des mois, j'ai laissé ses yeux qui me regardaient avec tout le désespoir dedans, j'ai laissé derrière moi toute la tristesse qu'il m'expliquait avec ses yeux, j'ai laissé sa bouche d'enfant sur le point de pleurer, la bouche qu'il a tout le temps maintenant, j'ai laissé ses cris silencieux, j'ai tout chiffonné et j'ai tout jeté derrière la porte que j'ai poussée en sortant.

Papeete, 3 décembre 1969.

Il plie soigneusement dans sa valise les paréos achetés sur le marché de Papeete. Il a choisi ces cadeaux pour ses futures conquêtes, les vahinés qu'il croisera pendant son séjour. Il range à côté les parfums bon marché dégotés chez le Chinois devant la caserne. Ici, dans toutes les villes et les villages, le Chinois c'est l'épicier du coin. On y trouve du maquillage, de la porcelaine fine, des poulets vivants, du talc Johnson, des cafetières, du porc rôti encore chaud... Tout s'entasse, dans le bric-à-brac crasseux de minuscules échoppes.

Les parfums que papa a choisis s'appellent « Voile d'un soir » ou « Nuit d'ivresse » et il espère que leurs noms tiendront leurs promesses. Aujourd'hui, il part prendre la goélette qui relie l'île de Tahiti à Rangiroa, l'île principale de l'archipel des Tuamotu. La traversée durera trois jours.

Mon père a vingt-sept ans. Il est encore un électron libre et solitaire.

Il vient d'arriver de France pour faire son service militaire en tant que chercheur océanographe, il a pour mission d'étudier les effets des retombées atomiques sur la faune et la flore du Pacifique. Comme scientifique, il a un statut un peu particulier, il ne porte pas d'uniforme et ses cheveux ne sont pas rasés.

Il est heureux de partir aux Tuamotu.

Il ferme son sac de toile kaki, sort de la caserne pour rejoindre le quai. Il a mis le grand chapeau de paille aux larges bords, le chapeau des Tahitiens, le tee-shirt et le petit short orange, il a la démarche souple des grands, le sac accroché à l'épaule, les bras qui se balancent. Il salue le Tahitien édenté qui boit sa bière Hinano, il longe la gare routière alignant ses trucks colorés, il laisse passer les voyageurs aux larges pieds, puis il contourne les étals de

fleurs, les groupes de vahinés qui tissent les couronnes. Il emplit ses poumons du parfum des fleurs. Du parfum des vahinés, aussi. Il croise le chien famélique, le même que l'on retrouve dans toutes les îles du monde, il s'arrête devant l'étal des pêcheurs, il commente leurs prises avec eux, puis repart en sifflant. Il siffle de la joie de rejoindre les lagons des Tuamotu, il siffle de retrouver la mer, de voir la liberté s'y refléter jusqu'à l'horizon. Il est heureux comme s'il savait. Comme s'il savait qu'au bout de la traversée, sa femme l'attendait.

Tiputa, 12 décembre 1969.

Comme tous les lundis, elle enfile la robe neuve qu'elle s'est cousue durant le week-end.

À la fin de la semaine, elle achète un coupon de paréo chez le Chinois de l'île et elle se confectionne la tenue qu'elle portera le lundi suivant, devant sa classe. Il n'y a pas de boutique de prêt-à-porter à Tiputa, alors ma mère se débrouille. Elle confectionne aussi les petites robes de mes sœurs.

Ma mère enseigne aux enfants de toutes les îles avoisinantes, et c'est toujours l'effervescence quand la semaine commence, pour voir la nouvelle robe de la maîtresse, sa robe neuve du lundi.

Il est 6 heures. Ma mère attache ses longs cheveux avec le peigne tahitien en écaille, glisse dans son chignon une fleur de tiaré, son parfum à elle. Elle enfile ses sandales compensées et dit au revoir à son mari. Elle lui dit au revoir et il hoche la tête en silence. Il est plongé dans sa lecture. Il ne voit pas la dentelle qui frôle les genoux, ni la boucle qui tombe du chignon, sur la nuque. Il ne regarde pas.

Ma mère prend ses filles et elles sortent, toutes trois dans leurs robes en paréo, procession fleurie sur le chemin de l'école. Elles prennent la route de sable le long de la plage et maman marche dans les pas de mes sœurs qui courent devant.

Comme tous les matins, elle regarde la mer. Juste devant, les requins de lagon cisèlent l'eau de leurs ailerons. Au loin, le large. Le soleil coupé en deux.

La lumière qui rentre de la nuit.

Elle aperçoit la goélette qui vient de Tahiti. Elle est encore minuscule, juste une rature sur l'horizon, à la lisière du soleil. On ne la voit pas

distinctement, mais ma mère sait que les dauphins l'escortent, avec leurs têtes rondes et lisses au ras des flots, petits cailloux bien alignés à l'avant de la proue. Comme si le Petit Poucet arpentait les océans inlassablement pour s'assurer que les bateaux retrouvent leur chemin.

Maman connaît parfaitement le trajet de la goélette. Elle longera la barrière de corail sur la droite avant d'entrer dans la passe. Là, juste à l'endroit où le large rencontre le lagon, elle tanguera un peu. Et dans une dernière vague, la mer la recrachera vers la terre.

Maman se demande si le bateau lui rapporte tous les produits qu'elle a commandés de Papeete. Des vernis à ongles, de la dentelle pour sa robe du lundi, des disques de Joe Dassin, des épices. Elle les attend depuis trois semaines et, à cet instant, elle est redevenue une enfant qui attend Noël. Elle écouterait les disques ce soir, avec ses petites, et elles se mettront du vernis aux pieds. Elle cuisinera avec les épices, invitera les voisins à dîner. Elle mettra de la gaieté à la maison comme on fait entrer l'air chaud en ouvrant une porte. Elle sait faire ça, ma mère. Il lui suffit d'un rien pour être en fête.

Alors, elle est heureuse en voyant le bateau s'approcher. Elle est heureuse comme si elle savait. Comme si elle savait qu'il lui apportait aussi une autre vie.

Le voyage de mon père avait commencé bien avant. Bien avant qu'il ne pose le pied sur le pont de la goélette. Il avait commencé lorsque le médecin avait coupé le cordon qui le liait à sa mère, dès l'instant de sa naissance. Là avait commencé son voyage vers ma mère.

Ils étaient arrivés sur terre au même endroit. L'Algérie. Et c'est en respirant le même air qu'avaient commencé leurs vies. Sous le même ciel. Le ciel des dessins d'enfants. Pur, avec juste le soleil dedans. Ils s'étaient peut-être croisés, tout petits, dans les bras de leurs parents. Ils avaient goûté les mêmes épices, senti les mêmes parfums, marché sur les mêmes

dalles rincées à grande eau dans le rire des fatmas. Ils avaient entendu les mêmes histoires contées par les Arabes, appris le même langage avec l'accent des pieds-noirs, fréquenté les Espagnols et les Juifs d'Algérie, connu la même guerre et la même tristesse en quittant le pays. Ils avaient posé le pied en France presque en même temps. Et ils avaient senti le froid de la France.

Quelque temps plus tard, ils s'étaient décidés à rejoindre la Polynésie, l'autre bout de la Terre. Ils ne savaient rien l'un de l'autre mais ils avaient fait le même voyage depuis l'enfance. Ils avaient cheminé ainsi sans se connaître mais en marchant toujours vers le même but.

Se trouver.

Moselle, 22 janvier 1963.

Il fait moins dix degrés et ma mère ranime le poêle faiblissant. Elle a vingt-trois ans, un bébé de six mois, une vie à recommencer dans un pays froid et inconnu. À son départ d'Algérie, elle a été mutée ici, dans le village de Vahl-lès-Faulquemont en Moselle. C'est son premier poste d'institutrice. Sa première année en France, loin de ses parents restés dans le Sud. Elle est l'institutrice du village, pour la classe unique qui regroupe les enfants de trois à douze ans. Ma mère enseigne au rez-de-chaussée de l'école, et vit au premier étage avec sa fille et son mari. Lorsqu'elle est avec ses élèves, elle doit surveiller en même temps son bébé qui reste dans son berceau au-dessus. Alors elle court entre les étages sur ses talons hauts. Toujours tirée à quatre épingles, maman. À Noël, elle met en scène une crèche vivante avec tous les enfants de la classe et sa fille, ma sœur est l'enfant Jésus, les grands de la classe Joseph et Marie. Tous les vieux du village viennent assister au spectacle et maman conclut en leur récitant un poème en allemand.

Il n'y a pas d'eau courante dans la maison de l'institutrice du village de Vahl-lès-Faulquemont. Le couple tire l'eau du puits et la fait chauffer pour ma sœur. Puis ils se partagent l'eau du bain de l'enfant.

Maman ne s'est jamais plainte de cette période de sa vie. Elle plaisante toujours en disant qu'elle n'avait jamais vu la neige et qu'elle s'était rattrapée cette année-là. Elle parle surtout des villageois qui leur apportaient des pommes de terre et du lard pour enrichir leurs repas.

Elle se souviendra éternellement de cet accueil des gens du Nord pour eux, les réfugiés d'Algérie.

Cayenne, 6 décembre 1986.

Cette semaine, je suis seule avec mon père. Ma mère est partie à Paris pour voir mes sœurs. Elle a pris sa décision, puis l'avion, très vite. Et elle nous a laissés, mon père et moi. Tous les deux. Sans interprète.

Elle nous a laissés seuls dans la grande maison de Guyane, dans le silence étouffé des moustiquaires, l'air épais de l'équateur. Nous ne nous sommes jamais retrouvés en tête à tête, papa et moi. Enfin, jamais plus de quelques minutes, le temps des trajets entre l'école et la maison. Et nous sommes pétrifiés face à cette nouvelle expérience.

Nous sommes deux timides placés l'un près de l'autre à un dîner. Et aucun n'est capable de prendre la parole en premier.

Alors nous faisons comme quand elle est là, nous ne changeons pas les habitudes. Nous nous agrippons à nos repères pour ne pas nous perdre. Surtout prendre le même chemin, ne pas s'aventurer sur des sentiers inconnus. Juste le temps de son absence. La même recette pour la vinaigrette, les mêmes émissions le soir, la table joliment mise, les mêmes horaires que quand elle est là.

On a posé un voile sur notre vie, comme quand on pose des draps blancs sur les meubles des maisons de vacances. Pour que tout soit en place quand revient l'été. Pour que rien ne s'abîme.

Nous vivons côte à côte, papa et moi, et nous cherchons un moyen de nous rejoindre.

Et un jour, enfin, nous le trouvons. Nous allons préparer le retour de maman, et ce projet commun jette une passerelle entre nous.

Sur cette passerelle, nous passons du temps. Nous ne parlons pas de nous. Jamais. Les timides ne savent pas parler d'eux-mêmes. Ils ne peuvent pas.

Ils parlent de la pluie et du beau temps. Ils laissent l'autre s'exposer, être dans la lumière. Un timide ne brille jamais plus que dans l'ombre. Alors, nous parlons d'elle.

Nous débattons sur ce qui lui ferait plaisir, nous allons voir le bijoutier ensemble, le bijoutier de Cayenne qui travaille l'or encore vivant des fleuves.

L'or de Guyane est encore plus jaune car il vient tout juste de sortir de l'eau. De ses profondeurs sombres. Il n'a pas eu le temps de s'éteindre. Après tant d'années passées dans le noir, sa clarté voit enfin le jour. Les orfèvres le travaillent en filigrane, posent une dentelle céleste sur la peau des Noires.

Nous choisissons une paire de créoles fines et torsadées, de celles qui se cachent derrière une mèche de cheveux, comme un appât. Je prépare une banderole de bienvenue, papa l'accroche sur le porche de la maison. Nous sommes heureux de notre surprise. Parce qu'elle annonce le retour de maman. Parce qu'à cet instant-là, mon père et moi partageons quelque chose.

Papeete, 1990.

L'homme a tout emporté. Tous les souvenirs de l'amour de mon père, dans le coffret caché au fond du panier à linge.

Ma mère n'avait rien hérité de ses parents. Chacun de ses bijoux signifiait un moment, un jour où mon père lui avait choisi en secret un cadeau, avec sa paye de scientifique, sa petite sacoche à la main. Il était allé chez le bijoutier, il avait hésité, il avait imaginé le bijou sur elle, le jade et les grenats, les pépites d'or, à son cou, sur la fine attache du poignet, à la main de ma mère. Et il avait désigné celui qui serait parfait pour son aimée, le plus à son goût, celui qui la rendrait heureuse.

Il n'avait jamais oublié une occasion. Même pour la fête des Mères, mon père achetait quelque chose, et le mettait entre mes mains pour que je lui offre. Parfois aussi, c'était elle qui, au cours d'un voyage, l'avait traîné vers la boutique, câline contre son épaule. Elle disait que ce serait un souvenir, qu'ils n'en trouveraient plus de comme ça ailleurs... Et lui, il disait oui, car c'est tout ce qu'il savait lui dire.

Le voleur a tout pris, tous les gestes d'amour égrenés dans l'histoire de mes parents. Le bracelet de forçat de Guyane, l'aigle en argent du voyage au Pérou, les sautoirs en filigrane du retour de France, le pendentif en corail avec les deux perruches entrelacées, le préféré de maman...

L'homme a pris les souvenirs précieux, toutes ces pages cornées du livre de leur vie, il les a jetés au fond d'un sac et les a vendus au plus offrant.

Cayenne, 1985.

Les portes claquent, ma mère crie. Et mon père bougonne derrière elle. Il proteste. Mais il sait que ça ne changera rien. C'est toujours la même chose. Elle pleure, elle menace, et l'on voit déferler dans la maison toutes nos origines italiennes et espagnoles bousculant les meubles et cassant la vaisselle.

Les mains bougent, les cheveux s'agitent en vagues furieuses, le regard s'assombrit et la voix monte, monte si haut qu'elle finit par se briser. Puis les larmes. Le désespoir. Le sang bouillonnant, la colère qui déborde et qui gronde, le cœur qui parle plus fort que tout le reste. Maman est la Méditerranée en pleine tempête.

C'est ainsi à chaque fois que mon père est envoyé en mission à l'étranger. À chaque fois qu'il s'absente quelques jours. Nous sommes habituées, mes sœurs et moi. Nous nous réfugions dans nos chambres et fermons nos portes doucement. Nous attendons que l'orage se calme. Nous avons toujours mis ça sur le compte de la jalousie.

Maintenant je sais que ce n'est pas cela : ma mère ne supporte pas d'être séparée de mon père. Ça la tue. Et elle ne vit que dans l'attente de son retour.

C'est ainsi encore aujourd'hui. Elle l'attend. Elle attend qu'il revienne, quand son esprit est parti. Alors, elle lui parle. Elle lui parle comme s'il était là. Elle lui parle inlassablement. Car elle sait qu'à un moment, il reviendra.

Moorea, Polynésie française, octobre 1969.

Ils se sont avoué qu'ils s'aimaient puis il est reparti en France, à vingt mille kilomètres, à vingt-quatre heures de vol, à douze heures de décalage horaire. Il est reparti pile de l'autre côté du monde, aussi loin que l'on peut aller.

Maman s'est installée avec ses filles dans l'île de Moorea, l'île montagneuse juste en face de Tahiti. Elle a trouvé un autre poste de professeur là-bas et elle a fait venir sa mère. Sa mère lui dit qu'elle est folle d'avoir tout quitté pour un homme qui est reparti. Alors maman lui montre les lettres qu'ils s'échangent. Elle en reçoit tous les jours, à chaque fois que le petit coucou dépose le sac de la poste sur l'île.

Les mots de mon père ont traversé l'Atlantique puis le Pacifique, ils ont traversé les nuages, leurs masses humides et froides, survolé le Groenland et les grandes prairies d'Amérique. Et au bout de ce voyage, une fois arrivés sur l'île de Tahiti, ils ont été jetés dans un avion, un minuscule avion pour une île encore plus lointaine, Moorea.

C'est la petite écriture en pattes de mouche un peu couchée, l'écriture de grande timidité qui se livre sur le papier. Elle est née de la main de l'homme, du regard studieux de l'enfant. Les sentiments se cachent derrière l'illisibilité, s'y drapent pudiquement. Des phrases tout hérissées comme de minuscules fils barbelés qui traversent la page, pour protéger le fond de l'âme. Mais si l'on regarde attentivement les lettres noires et tordues, les mots agglutinés, et que l'on déchiffre, on découvre... des petits paquets de merveille, des émotions enchevêtrées, de la beauté soigneusement ficelée. Les phrases par endroits se penchent un peu plus, ce sont les mots qui s'emballent pour courir ventre à terre, courir vers ma mère, courir à perdre

haleine, traverser le monde et venir à elle. C'est le cœur qui bat la chamade jusqu'à la main, jusqu'au bout des doigts, jusqu'à la plume sur le papier. C'est tout l'amour de mon père qui se dévoile quand la lettre s'ouvre et qu'on se penche sur le texte.

Alors elle sait, elle sait qu'il reviendra, qu'il reviendra vite, aussi vite qu'il pourra, pour la retrouver.

En attendant, maman prépare sa beauté pour lui. Elle ne mange plus, ou juste assez pour que sa beauté se nourrisse. Elle la met au soleil, la fait dorer, la recouvre de monoï, sur la peau et sur les cheveux. Elle veut que la beauté s'installe sur chaque centimètre de son corps. Elle ne pense qu'à son retour. Elle prend le bateau, va à Papeete et revient les bras chargés de paquets qu'elle entasse dans son placard. Elle achète des vêtements et les range sans les porter. Parfois elle les déplie et les admire, elle s'imagine quand elle les portera pour lui. Elle ne sait pas quand il reviendra, mais elle imagine le moment. Elle les essaie devant sa mère, pour être sûre de la perfection de ses choix. Elle attend les compliments, les approbations, et une fois rassasiée, elle remet soigneusement les tenues dans l'armoire, comme un trésor. Autant de promesses des bonheurs futurs prêtes à être dépliées quand le moment sera venu. Elles resteront intactes jusqu'à ce qu'il arrive.

Paris, 1^{er} février 2013.

J'ai pensé : « Et si je disais à mon père tout ce qu'il aimerait entendre... » Je pourrais lui dire que je suis devenue expert-comptable, comme il en rêvait, même si ce n'est pas vrai, même si ça n'arrivera jamais, je pourrais lui dire que ça marche très bien et que j'ai plein de clients... Oui, j'ai envie de mentir à mon père, lui donner de bonnes nouvelles, des nouvelles pour le rendre heureux, tant qu'il peut encore les entendre, et les jeter par la porte entrouverte de son esprit pour que ça lui fasse une lumière à l'intérieur, un feu pour l'éclairer et pour le réchauffer, un feu pour ses nuits de solitude, avant que tout ne se referme.

Uzès, mai 2014.

Aujourd'hui, mon père pousse le chariot.

Rempli de la joie de l'enfant, mon père, la joie magnifique, sans impureté, sans le moindre petit résidu de noirceur. Dans le bonheur d'être responsable à nouveau, responsable de quelque chose : pousser le chariot dans les allées du supermarché, soudain marchant seul au milieu des clients affairés, tous ces inconscients qui ne savent pas qu'un miracle se produit devant eux, mon chéri suivant son étoile, pour elle, debout, fièrement accroché à son chariot, si reconnaissant qu'on l'ait emmené faire les courses, fier d'être à nouveau un homme qui aide sa femme, marchant dans son sillage, adorant chaque pas qui le rapproche d'elle.

« Regarde, c'est comme avant, disent ses yeux à ma mère. Tous les deux, nous faisons les courses. »

« Comme avant ... », claironnent les pupilles dans le silence de la bouche, l'iris soudain bavard, si parfaitement clair, si facilement déchiffrable, tout à coup.

Et sur le chemin du retour, tous les deux dans la petite Peugeot noire, elle, chantant du Dalida à tue-tête, enivrée de l'air chaud des fenêtres ouvertes, euphorique encore du miracle des courses, le vent tourbillonnant emportant leur bonheur, le dispersant sur la route vide, agitant les buissons secs de la garrigue comme des têtes secouées de rires.

Paris, rue de Rennes, juillet 2008.

Nous sommes autour de la table de la cuisine, toute la famille rassemblée. Mes sœurs, mon beau-frère, mon mari, ma mère et mon père. Mon père est à la table et nous parlons déjà comme s'il n'était plus là. Pour la première fois, nous parlons de sa maladie. Nous ne la connaissons pas encore, mais nous savons qu'elle est là. Qu'elle est entrée chez nous sans être invitée. Et qu'elle n'a même pas eu la courtoisie de se présenter.

Nous parlons devant mon père, et lui écoute sans rien dire. Il a l'air reconnaissant que tout le monde s'inquiète de son cas. Il n'a jamais voulu prendre trop de place, mon père. Il n'a pas l'habitude d'être le centre de l'attention. Alors là, au lieu de protester, il ne dit rien. Il nous regarde parler de lui à la troisième personne. Il nous regarde nous disputer devant lui à son sujet. Il nous voit décider du traitement à lui faire suivre.

Ce jour-là, nous avons été les premiers à traiter mon père comme un incapable. Bien avant que la maladie ne le fasse elle-même. Et dans sa grande humilité, mon père s'est tu et il a attendu. Il s'est tu avec les mains croisées devant lui, sur la table de la cuisine ; ses belles mains de chef de famille. Il s'est tu avec les yeux qui observaient tour à tour chaque personne qui prenait la parole. Il s'est tu et il a attendu. Attendu qu'on lui dise ce qu'on allait faire de lui.

Uzès, 2014.

Le matin, nous installons papa devant la baie vitrée, face au jardin prolongé de vignes. Nous jugeons que c'est une vue idéale quand on ne peut pas regarder ailleurs. Nous le laissons là quelque temps. Avec de la chance, le chien vient jouer sur la pelouse. Cela apporte un peu de vie dans l'image.

Quand ce sont les enfants qui occupent le jardin pendant les vacances, nous l'asseyons là où il peut les voir et nous n'avons plus l'impression de l'abandonner au néant. De temps en temps, ils viennent le cajoler, ils attrapent son visage et son crâne lisse, les picorent comme du bon pain, puis repartent jouer dans son champ de vision, dans la bulle bienveillante de son regard. À cet instant, quand les enfants sortent du paysage pour s'approcher de lui, quand ils franchissent la baie vitrée pour l'embrasser et apportent avec eux leurs rires, leurs souffles, l'odeur de l'herbe fraîche, c'est un fil invisible qui se tisse entre lui et la vie dehors.

L'après-midi, après la promenade, nous mettons papa près d'une autre fenêtre, ou devant la télé, qu'il ne regarde pas. Pour que sa journée soit variée.

Uzès, avril 2014.

« Je serai océanographe, comme toi », dit le petit en prenant la main de mon père. L'enfant n'attend pas de réponse. Il sait qu'il n'en aura pas.

Ils sont assis au bord de la garrigue, mais c'est dans l'océan que leurs esprits se promènent à cet instant. Deux poissons argentés ondoyant dans la lumière. Côte à côte.

Paris, février 2014.

L'été, nous parcourions les routes de France. Mon père garait la voiture sur le bas-côté et nous proposait de descendre pour admirer la vue. Il aimait faire cela. C'est quelque chose que les pères aiment faire, je crois. Moi j'étais une enfant et cela ne m'intéressait pas. Je ne faisais même pas semblant. Je voulais juste repartir, arriver à destination, alors je jetais un coup d'œil en maugréant.

Lui s'enthousiasmait. Il nous disait : « Regardez comme c'est beau ! » mais je retournais m'asseoir dans la voiture. Mon entêtement devait certainement lui gâcher la beauté du lieu. Lui grignoter un peu de son plaisir. Les pères savent que les paysages sont encore plus beaux quand on les regarde avec ceux qu'on aime. À cette époque, je l'ignorais.

J'ai toujours cette idée de safari qui me hante. J'aurais aimé que mon père visite l'Afrique. L'herbe brûlée, les pistes rouges, les troupeaux jetés dans l'immensité. J'aurais voulu qu'il voie cela, une fois dans sa vie. Cette pensée me revient régulièrement, comme le balancier d'une horloge, elle s'enfonce dans mes entrailles et repart. C'est le désir qu'il ne reste rien de merveilleux sur terre, rien qui ne soit passé dans le regard de mon père. Ce désir inassouvi.

Il y a un an, un couple de personnes âgées partageait notre voiture lors d'une excursion à la frontière du Botswana et de l'Afrique du Sud. Nous admirions des guépards ensemble, mon mari, mes enfants, les deux inconnus et moi, nos esprits alignés au premier rang du spectacle. J'ai une fois de plus pensé à mes parents qui, au même moment, ne regardaient rien. J'avais imaginé leurs âmes esseulées, se réchauffant l'une contre l'autre face au vide. J'ignorais alors qu'à cette heure-ci, ils étaient sur le chemin de

l'hôpital après une nouvelle chute de mon père. Je le saurais le soir, après le repas autour du feu, quand j'allumerais mon ordinateur.

Sous les pattes des coléoptères piétinant l'écran, entre les battements d'ailes des papillons de nuit, je verrais apparaître le message venu de France. Le terrifiant message : « Appelez votre mère d'urgence, il est arrivé quelque chose à votre père. »

Et ma journée s'éteindrait là, en même temps que mourrait le feu de la veillée.

Mais en attendant, je profitais du spectacle des félins, épiant d'un œil envieux le couple de retraités assis non loin de moi. Je me disais que ces deux-là, collés l'un à l'autre sur la banquette arrière, auraient pu être mes parents.

J'ai ce regret en moi, qui me suit. Il ne me quittera plus. À chaque fois que j'irai en Afrique, il sera là. Planté comme une mauvaise herbe dans ma poitrine.

Elle se répand.

J'ai appris qu'il ne faut pas attendre.

Les regrets de demain sont déjà dans la terre en petites graines fécondes. C'est de nos doigts qu'ils ont glissé.

Il y a quelque chose que j'aimerais dire à tous les bienheureux, tous ceux qui ont la chance d'avoir un père vaillant, un père qui peut prononcer leur nom, se lever, marcher avec eux, j'aimerais leur dire : « Fermez ce livre, ce plaisir solitaire du livre, vous avez toute la vie pour être seuls face à un livre, et sortez, descendez dans la rue, videz les artères des immeubles, répandez-vous sur les chemins en une hémorragie de fils et de filles, suivez le bruit de votre cœur qui bat et courez le retrouver. » Mon père n'était pas parfait. Il l'est devenu le jour où il a arrêté de parler, d'être froid, de toujours donner raison à ma mère, de me contredire. Ce jour où mon père est devenu invalide, je l'ai mis sur un piédestal. Mais ce sont toutes ses imperfections qui me manquent.

Uzès, avril 2013.

Quand je suis partie, je t'ai dit, papa : « Tiens le coup, le printemps revient, nous viendrons passer les vacances, avec les enfants, avec les amis, nous referons des promenades sur le chemin des vignes, tiens le coup... », et comme tu restais là, les yeux dans le vide, je te l'ai dit en créole : « *Tchimbé raide, pa moli* », je te l'ai dit en créole, la langue des jours de bonheur. Je sais que tu as compris, je l'ai vu dans ton regard, j'ai bien vu ce que tu m'as dit, papa, tu m'as dit, sans dire un mot : « Ne te fais pas trop d'illusions, ma fille. »

Paris, janvier 2014.

Ce soir je dors avec mes enfants. Quand mon mari est absent, je ferme soigneusement la porte de la chambre, je laisse derrière toutes les morsures du monde, et je tourne la clé dans la serrure.

J'aime le bruit métallique de la clé qui tourne. C'est le signal que nous sommes partis. Je laisse mon esprit sur le quai. Je le regarde s'éloigner. Se débattre tout seul au bord des rails. S'y pencher dangereusement.

Je n'emporte rien avec moi.

Ai-je vraiment peur qu'un rôdeur s'immisce dans la maison bordée par l'ombre des arbres ? Ou ai-je trouvé ce prétexte pour m'enfermer dans ce lit blanc, dans ces draps au parfum d'enfants, mettre mes oisillons contre moi, comme dans un nid perché sur la plus haute branche d'un chêne ?

Une fois la porte fermée, je suis entourée de merveilles. Rien de mauvais n'entre plus.

Je me penche sur leurs visages, et je les contemple. Ils m'éclairent comme deux cierges. J'imagine que ça doit ressembler à ça, une prière. Une vraie prière. Celle où Dieu vous répond.

Il y a leur âme couchée sur leur visage, sous la lourde couverture des cils. Elle aussi est endormie.

Je cale mon souffle sur le leur et nous dormons tous les trois, nos pieds, nos mains, nos souffles enchevêtrés, comme un seul être posé dans le lit.

Un monstre à trois cœurs, assoupi.

Cette nuit, nous dormions si bien ensemble que nous avons fait le même songe. Mon fils s'est réveillé et il m'a dit : « J'ai rêvé que papi était guéri », il me l'a dit avec les longs cils recourbés encore pailletés de la beauté du rêve.

Nous n'avons rien dit de plus, mais nos yeux, eux, se sont parlé. Ils nous ont demandé de nous taire. Pour ne pas tuer le rêve. Pour qu'il reste vivant. Pour ne pas qu'il tombe dans l'éveil et qu'il se noie.

Alors nous sommes restés dans notre rêve, tous les trois, à l'abri des draps blancs. Nous l'avons déplié sous nos yeux. Et nous avons été heureux.

Cette nuit, j'ai dormi avec mes enfants. Et c'est toute la beauté du monde que j'ai enfermée avec moi.

Cayenne, 1983.

La table est longue dans notre salle à manger du Larivot. La maison que nous louons appartient à des Français venus de la Drôme. Ils ont rapporté leurs meubles avec eux, des meubles d'époque avec du bois de France, invités incongrus au pays de l'Amazonie.

J'ai neuf ans. Je me souviens encore de cette table d'une longueur infinie. Une table de banquet, de roi, immense dans mes yeux d'enfant. La table des dîners de fête.

Ce jour-là, poursuivie par mon père, je tourne autour de la table en courant. Il est furieux contre moi, je ne sais plus pourquoi. Je me rappelle juste qu'il n'arrive pas à m'attraper. Je suis d'un côté de la table et lui de l'autre.

Nous sommes face à face, mon regard dans le sien. C'était il y a trente ans et pourtant, je me souviens du moment où mon père a vu, a saisi dans mes yeux l'étincelle de la victoire. Toute petite, toute fine, cachée derrière la crainte et la conscience de l'enjeu. Une étincelle d'allumette, piquante, furtive et minuscule. La table nous sépare, et à moins que nous ne continuions à tourner autour, ce qui mettrait mon père dans une position dégradante, il ne peut plus me rattraper.

Impuissant, mon père a alors ce réflexe incroyable. Il saisit dans le grand plat en bois au milieu de la table l'un des fruits qui s'y trouvent. Et il lance une banane dans ma direction. Je l'esquive. Il réitère l'opération et me voilà mitraillée de bananes, éclatant de rire, et prenant la fuite dans le jardin.

Et miraculeusement mon père, ébranlé dans sa sévérité, ne peut pas s'empêcher d'éclater de rire lui aussi.

Corse, juillet 2013.

Nous sommes dans le centre hospitalier d'une bourgade perdue au fin fond de la Corse. Cela fait trois fois que nous venons, que le Samu vient nous chercher chez nos amis pendant ces vacances, qu'on met papa sur un brancard et qu'on le transporte ici, qu'il subit des examens divers et qu'on ne sait pas ce qu'il a. Car mon père ne peut plus s'exprimer pour nous expliquer sa souffrance. Il y a juste la grimace sur son visage. Et les gémissements, indéchiffrables. Il est tard, nous sommes désespérés, fatigués, debout ma mère et moi à attendre, et lui, nerveux, si inquiet d'être à l'hôpital, allongé sur ce brancard inconfortable. Depuis des heures. Mon regard se pose alors sur ses mains, comme toujours, figées, et je remarque que, par un hasard facétieux, au milieu de tous les doigts pliés, le majeur se dresse bien droit vers le ciel. Amusée, je lance à mon père : « Ben alors, qu'est-ce que tu nous fais là ?! » Il jette un coup d'œil à sa main et il se met à rire, et nous rions de le voir rire, et l'on rit ensemble, jusqu'aux larmes. Ce rire a conclu la succession de tous les rires que j'ai partagés avec mon père depuis ma naissance.

Uzès, mars 2014.

« Tu es belle, mon amour. »

C'est cette phrase qui a émergé des profondeurs de mon père, silencieux depuis plusieurs jours. Parmi toutes les phrases emprisonnées sous la surface, c'est elle qui s'est détachée. Elle a surgi mystérieusement quand ma mère est passée devant lui. Puis elle a replongé dans le silence.

Guyane 1982.

Ce fut un grand événement dans ma vie de petite fille, l'arrivée du lit de mes parents.

Ils l'avaient imaginé ensemble, un grand lit à baldaquin en acajou, comme cela se faisait souvent sous les tropiques.

Mais c'était un lit en courbaril avec une forme étrange qui avait été livré à la place, une succession de petites colonnes composées de boules, un meuble curieux, à l'image de tout ce qu'ils avaient reçu de la Guyane. Combien de nuits avaient-ils traversées dessus, tous les deux, bercés, blottis, si loin de la terre. Parfois, pour les occasions spéciales, j'étais autorisée à dormir avec eux. Alors je traînais mon matelas comme une chaloupe sur le sable, le tirais jusqu'à l'océan, si joyeuse de l'amarrer au lit de courbaril. Il n'y avait pas plus d'une ou deux nuits comme celle-là dans l'année. Et je m'en délectais.

Uzès, septembre 2014.

Elle ne peut pas donner le lit, ni le vendre. Il n'a pas de prix. Le bois est encore intact, brun et brillant, lourd comme au premier jour quand les hommes étaient venus l'installer dans notre maison. Des acheteurs viennent le voir et commencent à négocier tel qu'ils l'auraient fait pour un meuble ordinaire. Mais elle ne peut pas. Elle leur demande de partir. Partez, vous qui ne connaissez pas la valeur des choses.

Elle prend contre elle chaque morceau du lit rangé en pièces détachées et les porte solennellement sur le tas d'herbes mortes, au fond du jardin.

Elle craque l'allumette et rapidement, le feu prend, jusqu'à hauteur de son visage, puis plus haut, aussi haut que le clocher du village, au loin. Elle s'approche tout près des flammes, pour s'imprégner de leur chaleur, une dernière fois. La chaleur du lit en courbaril. Et dans le crépitement du feu elle dit adieu à toutes les années de bonheur, elle les regarde monter vers le ciel, envelopper les étoiles d'un voile gris.

Sur son lit de fer, son lit d'aujourd'hui, mon père se fait coucher par l'infirmière du soir. Remontée, la barrière tout autour de son corps pour qu'il ne puisse pas tomber, *dépliez les jambes Jean-Michel, dépliez-les*, et sans succès la dame pousse sur les jambes, pose la couverture sur les membres figés et éteint la lumière. *Dormez bien Jean-Michel*, lui dit-elle en sortant. Mais lui ne dort pas. Il gardera les yeux ouverts dans la chambre noire jusqu'à ce que ma mère vienne l'embrasser pour la nuit.

Taravao, 1^{er} juillet 1974.

Il roule à toute vitesse sous le ciel de lune, le ciel griffé de palmes de cocotier. Je suis le premier enfant que mon père attend. Il a déjà mes deux grandes sœurs, mais mon père ne les a pas attendues. Elles sont arrivées à l'improviste dans sa vie, avec ma mère. Elles étaient déjà des petites filles. Il n'avait jamais connu l'avant l'enfant, la promesse et l'espoir, quand le ventre s'arrondit. Il n'avait jamais compté les jours. Il n'avait pas écouté le ventre qui bouge. Il ne savait pas la lune que l'on guette à travers les persiennes, l'astre annonciateur de l'enfant.

Cette nuit-là, la lune est pleine sur la presqu'île de Taravao, grosse comme un pamplemousse dans le ciel. Ainsi sont les pleines lunes sur le Pacifique. Elles éclairent les jardins et les flancs des montagnes. Elles transforment les nuits en jours, mais avec la lenteur, le sommeil des gens et les habitants de la nuit. Elles sont le jour sans le désordre ni le bruit.

Ma mère va accoucher, et mon père la conduit à Papeete, sur la route qui fait le tour de l'île. Mon père va découvrir le début de la vie, le premier souffle, le premier cri, les doigts fins devant lesquels on s'émerveille.

Mes parents voulaient un garçon, et c'est un fils qu'ils partent trouver au bout de la route. Ils ont déjà le prénom et le sentiment d'orgueil qui sied aux fils.

Mais quand la sage-femme donnera le petit corps humide aux grandes mains de mon père, il dira dans un rire, dans la joie du bonheur d'être père : « C'est encore une fille ! » Puis quand il rentrera à la maison pour annoncer la nouvelle à mes sœurs, elles lui demanderont : « Qui est-ce qui t'a enfermé à l'extérieur, papa » ? Et il leur répondra : « C'est une petite sœur qui m'a mis dehors ! »

Uzès, avril 2013.

Il faut écouter le souffle. Écouter infiniment. Entendre le balbutiement, l'écouter attentivement, n'écouter plus que lui. Et regarder, regarder les petites rides autour des yeux, leur tressaillement, la fine frange des cils, le mouvement des sourcils, le rictus au coin de la bouche... Puis, s'approcher très doucement, sans faire de geste brusque, sans perdre le regard des yeux. Frôler le frémissement de la peau. Toucher la chaleur. Sentir les muscles qui se crispent. S'écarter de nouveau pour regarder encore. S'arrêter sur les yeux. Jusqu'au fond de l'iris, capturer le regard... Épier l'esprit qui surgit, la pensée qui apparaît, parfois comme une larme, ou comme une étincelle sur la pupille. Regarder l'esprit se débattre sous la surface, s'agiter désespérément, se cogner contre la cornée... Chercher la sortie. Alors l'encourager, prendre la main, sentir les doigts se serrer... Écouter parler la main... Et essayer de déchiffrer.

Maintenant, nous embrassons mon père à chaque fois que nous passons près de lui. Ce geste ne réclame pas de réponse. Il n'a pas besoin de parole, ni même d'un geste en retour... Il ne met pas mon père dans l'embarras comme quand nous lui posons une question à laquelle il ne peut répondre. Parfois, quand il va bien, il nous répond d'un petit bruit des lèvres, un baiser. Alors, je colle ma joue contre sa bouche et j'attends qu'il recommence. Je me serre contre lui pour l'encourager. Maintenant j'appelle mon père « chéri », « trésor », « mon amour ». Moi qui ne l'avais jamais appelé que « papa ». Car c'est tout ce qu'il me reste à lui donner. Le cerveau n'a rien à voir avec l'amour.

Uzès, 15 septembre 2013.

Mon père est tombé sur son fauteuil aujourd'hui. Et l'accoudoir lui a défoncé le sternum.

Je me demande jusqu'à quel point une maladie peut s'acharner sur un être. Je me demande pourquoi c'est mon père qui subit ça. Je ne sais plus quoi faire. Je ne fais plus rien pour lui. Je ne peux plus rien faire. J'essaie de vivre normalement. Je me dis que c'est la seule façon de survivre. Je reste avec mes enfants. Je suis bien avec eux. Je mets ma vie dans leur vie.

J'oublie. Je me souviens. J'ai la tristesse cachée derrière la joie.

Uzès, 23 septembre 2013.

Cette nuit, ma mère a dévalé l'escalier. Elle est pleine d'ecchymoses. Mais elle est soulagée de ne pas devoir aller à l'hôpital. De ne pas avoir à laisser mon père.

Combien d'étoiles filantes emportent vers le ciel les vœux des gens désespérés ? Est-ce qu'ils s'imaginent qu'elles iront assez haut pour se faire entendre de Dieu ?

Tikehau, archipel des Tuamotu, juin 1969.

Ils sont bloqués sur l'île de Tikehau, ma mère, son mari et leurs deux petites filles. Mon père aussi est là. Ils sont venus passer la journée avec quelques amis. Mais la mer est si démontée qu'ils ne peuvent pas repartir. Ils passent la nuit chez les habitants de l'île.

Ce soir-là, dans ce lieu étranger, ma mère n'arrive pas à dormir. Elle sort chercher de l'eau et s'arrête devant la chambre de ses enfants. La maison n'est pas grande, alors mon père dort là aussi, par terre, avec les petites. Ma mère regarde dans la pénombre le long corps assoupi. Les jambes pliées en chien de fusil. Les mains infinies. Pour la première fois, elle dort sous le même toit que lui.

Elle écoute le souffle de l'homme endormi, elle le laisse plonger dans son esprit, s'y promener comme une vague. Elle aimerait s'approcher pour le toucher. S'allonger près de lui comme si elle était sa femme. Embrasser le beau visage immobile. Mais elle ne peut pas. Alors, elle respire. Elle respire l'air de la pièce, elle aspire les atomes du souffle de mon père, les infimes particules de son être qui flottent dans l'air. Et elle les laisse se répandre dans tous les recoins de son corps.

Paris, 10 septembre 2013.

J'ai retrouvé dans une boîte de breloques, au fond d'un carton de déménagement, une petite tortue en pâte à pain, une tortue si petite et si délicate, vernie et joliment peinte. Quand j'ai ouvert la boîte et que j'ai découvert la minuscule tortue, je me suis souvenue à quel point elle m'avait été chère. Je l'ai tournée dans tous les sens, j'ai reconnu l'odeur de la pâte à pain et du vernis mélangés. La délicieuse odeur. Je me suis souvenue que j'avais aimé la regarder, et que je l'avais mise précieusement dans la boîte, avec mes mains d'enfant.

La petite tortue m'a emmenée loin, elle m'a portée jusqu'à l'enfance, jusqu'à la période heureuse de mes parents. Elle est si minuscule et pourtant, elle m'a ramenée dans la chambre où j'avais grandi, dans le bonheur de recevoir des présents aussi simples et d'être heureux. Cependant, je n'en garde pas de souvenir précis, je ne me rappelle pas qui me l'avait offerte, ni pourquoi. Je ne sais plus d'où elle venait. Mais je sais que je l'ai reconnue. J'ai reconnu la joie. Intacte dans sa petite boîte.

Cayenne, mars 1983.

C'est toujours le même rituel. Comme à chaque lancement de la fusée *Ariane* depuis la base de Kourou, nous sommes tous les trois devant le poste de télé. À l'instant où la fusée décolle, nous nous précipitons dans le jardin. Nous courons jusqu'à la grande pelouse devant la maison, et levons nos visages vers le ciel. En général, mon père l'aperçoit en premier, il nous appelle en pointant son index vers le ciel. Et nous poussons des cris de joie quand nous voyons passer au-dessus de nos têtes le vaisseau qui part vers l'espace. Comme des fous, éclatant de bonheur, sous le ciel noir.

Uzès, novembre 2013.

« Elle m’attend... Elle m’attend depuis que je suis né... Je veux l’avoir et je l’aurai... Un rêve... Je le ferai... »

C’est la chanson que je passe à mon père. Je mets la chanson et j’observe la réaction sur son visage. Je ne sais pas si elle lui fera de la peine, ou si elle le rendra heureux. Elle vient de si loin. J’observe. Mais sur le visage de mon père, il ne se passe rien. Et c’est pire que s’il se mettait à pleurer.

Il ne peut pas avoir oublié. C’était sa chanson. Leur chanson.

Rien ne passe dans les yeux de mon père.

Même la musique n’entre plus.

Je sens les larmes monter.

Les miennes. Pas les siennes.

Dans ses yeux, il n’y a plus rien.

Plus de lumière.

J’éteins.

Colorado Springs, août 2013.

Le regard du singe est mort. Il n'y a plus de vie dedans. Plus de fond. Juste la surface, terne comme du verre. Son corps est là, mais son esprit est parti. Il est dans la forêt, là où il a grandi. Dans le singe, il ne reste rien qu'un cœur qui bat mécaniquement. Et la tristesse. Nous nous agitons devant lui mais il ne cille pas. Il est prostré et ses longs bras entourent son corps immobile.

Le zoo de Colorado Springs est superbe. Accroché à la montagne, les enclos ouverts sur le ciel infini. Au fur et à mesure que l'on avance, le chemin monte davantage. Et puis au bout de la visite, tout en haut des allées, s'étend l'espace des primates.

Avec mes enfants, nous nous sommes arrêtés longtemps devant le singe triste. Sans rien nous dire. Et toute l'excitation de la visite du zoo a disparu quand nous avons croisé son regard.

Paris, 2012.

J'ai mis du temps à aller voir. À aller lire le mal dont souffrait mon père. Et sur le fond blanc de l'écran, il m'est apparu. Les petites griffes des lettres noires ont lacéré ce qui me restait d'espoir. Le texte était long, sans appel. Une succession de petites ratures sur la lumière, des points finaux, des deux-points annonçant l'énumération des horreurs, « altération », « hallucinations », « évolution rapide », toutes les déclinaisons de la souffrance, des « non », de « ne », des « pas de guérison possible », l'ensemble des synonymes du mot « désespoir », des « souvent » qui signifient que l'on connaît, qu'il n'y a plus de doute... Toutes ces descriptions m'ont jeté à la face le portrait craché de mon père, de tout ce qu'il est devenu, dressé par des personnes qui, pourtant, ne l'ont jamais vu, qui connaissent juste son mal, et qui savent en quoi il transforme les hommes.

Tahiti, juillet 1969.

Quand il arrive, ma mère est seule au bord de la piscine de l'hôtel Matavai. Ce soir-là, elle n'est pas comme d'habitude. Elle est inquiète. Elle a quelque chose à lui dire avant qu'il ne retourne en France le lendemain. Avant de ne plus le voir. Jamais. Après des mois à se taire, elle est arrivée au bout du silence, là où les mots se bousculent pour sortir. Alors elle lui parle : « Je viens de passer les deux plus beaux mois de ma vie. »

Et elle attend. Si fine, au fond du fauteuil en rotin. La fleur de tiaré blanche derrière l'oreille, à la naissance des cheveux. Il n'y a plus de mouvement dans ses yeux. Il n'y a plus que lui. Elle le regarde et elle attend. Elle attend son avenir. Le soleil ou la nuit. Il lui répond immédiatement : « Tu es la femme dont je rêvais. Et si un jour tu te trouvais libre, de mon côté, il n'y aurait aucun problème. Aucun. »

Papeete, février 1970.

Il scrute le ciel pour apercevoir l'avion qui fait la liaison entre Moorea et Tahiti. Il vient d'arriver de France par un transporteur militaire. Elle a pris le vol de Moorea pour le rejoindre. Il se demande si tout va bien, si l'avion de Moorea sera à l'heure, si elle est bien dedans, si elle n'a pas changé d'avis... Il pense à tout cela tandis que ses yeux balayent le ciel. Les nuages roses du Pacifique.

Elle scrute le sol, le front collé au hublot. Dans la carlingue fragile, le frémissement de son souffle, le tremblement de son cœur sous son corsage. Son destin jeté au gré des vents, entre le ciel et la mer. Ils ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. Depuis qu'ils se sont confiés l'un à l'autre. Depuis qu'il est rentré en France.

Elle aperçoit la piste qui se profile, au loin. Elle se demande s'il est bien là, à l'attendre. S'il n'a pas changé d'avis.

Et lui distingue le point dans le ciel... Les ailes... Les détails qui apparaissent. L'avion le survole au ralenti. Puis se pose. S'arrête. Mon père ne bouge pas. Il attend la porte qui s'ouvre. Il attend. Il attend encore. Il attend avec le cœur qui bat fort et les mains qui tremblent. Il attend la silhouette fine qui se profile en haut des marches. Le pantalon pattes d'éléphant, les hautes chaussures compensées, le chapeau des Tahitiennes couronné de fleurs fraîches... Le sourire qui inonde tout. C'est elle.

Elle porte deux énormes valises, tous ses trésors pour être belle pour lui. Elle a aussi pris son grand tourne-disque et ses albums d'Ella Fitzgerald. Elle les passera dans la chambre d'hôtel. Et ils iront danser le soir dans la musique de l'orchestre du Royal Papeete. Pour la première fois, tous les deux, magnifiques, aux yeux du monde.

Ils n'ont qu'une semaine devant eux avant que mon père ne reparte à Paris. Ce sera la plus merveilleuse de leur vie.

Uzès, 7 octobre 2013.

Combien de fois va-t-on dire à ma mère qu'il faut envoyer mon père dans un établissement spécialisé ? Combien de fois va-t-on lui répéter que c'est pour son bien à elle ? Comment peut-on l'imaginer un seul instant chez elle sans lui dans la maison ? Comment envisager qu'elle laisse d'autres personnes prendre soin de lui ? Que quelqu'un d'autre qu'elle lui prépare ses repas ? Comment penser qu'elle irait mieux ainsi ? Comment se dire que ça la sauverait ? Peut-on les imaginer tous les deux sous deux toits différents ? Comment si mal les connaître ?

Ma mère a dit oui au meilleur et au pire. Elle l'a dit le jour de leur mariage dans ce village de Bretagne. Elle a dit ces mots, vêtue de sa robe tahitienne de fleurs et de dentelle, dans la gloire de ses trente-trois ans. Elle a dit oui avec le visage rayonnant, dans toute la pureté de son engagement, dans l'amour inaltérable.

Ma mère trace son chemin. Les gens croient que ma mère est faible, mais elle est plus forte que tous ces gens réunis. Ma mère fait l'infaisable. Ma mère supporte l'insupportable. Elle ne se pose pas de question. Elle ne cille pas. Elle est forte de tout l'amour qu'elle porte en elle. Elle poursuit sa route, avec son homme à bout de bras. Elle n'écoute pas ceux qui lui disent d'abandonner. Elle n'écoute que lui. Elle n'entend que sa souffrance. Ma mère ne suscite pas de pitié. Elle provoque l'admiration. Ma mère n'a plus rien mais elle est riche. Riche de tout ce que les autres n'ont pas.

Ma mère est là où elle a toujours été. Très haut. Tout au-dessus.

Nous progressons au pied des arbres dans le ventre d'une pirogue, la pirogue longue et fine des Amérindiens. Au cœur de la forêt millénaire, dans la faille creusée par le fleuve, nous glissons nos minuscules existences. Effrayant un oiseau, nous déplaçons les personnages dans l'image, l'immuable tableau de la jungle, marquant de nos empreintes les sables mouvants du silence.

Nous sentons à travers la coque la rivière respirer, se cogner, rebondir, porteuse de toutes ses vies immergées. Nous sommes les passagers du fleuve, emportés nous aussi, emportés depuis si longtemps, sans le savoir.

Emmenés par l'eau brune, poissons gigantesques, reptiles, larves d'insectes, millions d'existences transportées dans les bras du courant, traînées jusqu'à se répandre dans la mer, avalées par la mer, lavées par le sel, effacées dans l'écume assourdissante du large, toutes ces rivières qui courent à leur perte, rien ne les arrête, rien n'empêche l'inexorable descente des fleuves.

Où sommes-nous désormais ? À quel moment du cheminement de l'eau ? J'entends le fracas de la mer. Tellement proche à présent.

Uzès, dimanche 12 mars 2014.

Ils sont assis sur le canapé du salon, côte à côte, à respirer le même air. Elle regarde la télé, et lui regarde l'écran, puis ses mains, puis les motifs du plaid. Il est heureux qu'elle soit à ses côtés, alors il ne bouge pas. Elle est heureuse aussi de l'avoir près d'elle, même muet, même malade, même trop lourd à lever.

Il est toujours l'homme de la goélette. Elle le voit comme ça, encore, grand et magnifique, avec tout le soleil autour. Elle préfère qu'il soit là, quelles que soient les conditions, qu'il soit en vie, près d'elle, même en toute petite vie misérable, mais en vie, avec ses yeux sur elle, son odeur, sa peau et ses airs d'autrefois. Et qu'elle puisse le toucher, le tenir, l'embrasser, car c'est tout ce qui compte. Tout.

Tout ce qui a toujours compté.

Notes

- [1.](#) Crevettes d'eau douce.
- [2.](#) Oiseau au chant puissant vivant en forêt amazonienne.
- [3.](#) Grand papillon bleu.
- [4.](#) Français de métropole établis de longue date en Guyane.
- [5.](#) Système de fertilisation des terres par le feu.
- [6.](#) Maison polynésienne.

La maladie à corps de Lewy, aussi appelée démence à corps de Lewy, est une pathologie neurologique qui affecte les fonctions cognitives de l'individu. Sur certains points, elle se rapproche de la maladie d'Alzheimer ou de Parkinson, mais son évolution est habituellement plus rapide. Il en résulte des symptômes moteurs (rigidité musculaire, difficultés dans les mouvements et la marche), une détérioration des facultés mentales (confusion, troubles de l'attention, perte de repères dans l'espace, hallucinations essentiellement visuelles, perturbation du raisonnement, du langage, difficulté à faire des calculs simples, altération progressive de la mémoire), des troubles du comportement ainsi que des symptômes dépressifs. Peu connue du grand public, elle est la seconde cause de démence après la maladie d'Alzheimer. À ce jour, la maladie à corps de Lewy est incurable.